

Libretto

NIKOLAÏ MIKLOUKHO-MAKLAÏ

LE PAPOU BLANC

Naufragé volontaire
en Nouvelle-Guinée

Traduit du russe par
YVES GAUTHIER

Libretto

© Libretto / Libella, Paris, 2021

ISBN : 978-2-36914-588-2

LETTRE DE TOLSTOÏ À MIKLOUKHO-MAKLAÏ

25 septembre 1886

Cher Nikolai Nikolaïevitch,

Un grand merci pour vos brochures. Je les ai lues avec joie et j'y ai trouvé bien des choses qui m'intéressent. Qui m'intéressent, ou plutôt qui me ravissent. Ce que j'admire dans votre aventure, c'est que, pour autant que je sache, vous êtes le premier qui ait jamais prouvé par l'expérience que l'homme reste toujours homme, c'est-à-dire un être bon et sociable, qu'il convient d'approcher par la voie de bonté et de vérité, et non point en recourant aux canons ou à la vodka. Votre exploit en administre la preuve, et sa hardiesse surprend si bien notre société que les gens d'ici n'en comprennent même pas le sens. Le sens de votre œuvre, je me le représente ainsi : les hommes ont été si longtemps leurrés par la violence qu'ils sont naïvement convaincus, oppresseurs et opprimés, que ce mode de relation monstrueux est la norme – non seulement entre cannibales et infidèles, mais même entre chrétiens. Or voilà qu'un individu, sous le prétexte de recherches scientifiques (veuillez pardonner ma franchise), se trouve isolé parmi de terrifiants sauvages, armé de sa seule raison en lieu et place de balles et de baïonnettes, et parvient à nous démontrer que toute cette horrible violence dont se repaît notre monde n'est rien d'autre que ce vieil humbug¹ dont auraient dû s'affranchir depuis longtemps les gens qui aspirent à vivre dans la paix et l'harmonie. Voilà bien ce qui me touche et me

1. Superstition, charlatanisme. (NdT)

subjuge dans votre entreprise ; et pourquoi je désire si fort vous voir et entrer en relation avec vous. J'aimerais vous dire ceci : même si vos collections scientifiques ont quelque importance réelle, même si elles surpassent en intérêt, de même que vos observations savantes, toutes celles qu'on a pu réaliser en ce bas monde, elles ne sont rien par rapport à ces autres observations que vous avez menées sur la nature humaine lorsque vous vous êtes établi parmi ces sauvages, lorsque vous avez résolu de partager leur vie en ne songeant à vous imposer auprès d'eux que par la seule vertu de votre entendement. Aussi, pour l'amour du ciel, veillez à ne viser que l'essentiel : décrivez avec autant de détails qu'il se pourra, et cette justesse d'approche qui est vôtre, les relations d'homme à homme que vous aurez nouées là-bas. J'ignore quel peut être l'apport de vos collections et de vos découvertes à la science que vous servez, mais je sais que votre expérience de vie partagée avec ces sauvages rejoint la science que je sers : la science des rapports humains. Relatez ce que vous avez vécu là-bas et vous rendrez un fier service à l'humanité. À votre place, je décrirais par le menu toutes mes aventures, et je laisserais de côté tout ce qui ne touche pas les rapports entre les hommes. Ne prenez pas à mal la gaucherie de cette lettre. Je suis malade et j'écris couché, tenaillé par une douleur qui ne me lâche pas. Écrivez-moi, et ne m'en veuillez pas trop de mes saillies dirigées contre l'observation scientifique. Je suis prêt à les retirer. Répondez-moi sur l'essentiel. Et si vous passiez me voir, ce serait encore mieux.

Léon Tolstoï, qui vous estime.

PREMIER SÉJOUR
SUR LA « CÔTE MAKLAÏ »

septembre 1871 – décembre 1872

7-19 septembre 1871

Vers dix heures du matin paraissent enfin¹, couronnées de nuages, les côtes montagneuses² de la Nouvelle-Guinée. Depuis notre dernière escale au port de Praslin (Nouvelle-Irlande), la corvette *Vitiaz* longe le littoral de la Nouvelle-Bretagne. Cette côte qui se profile à l'horizon est celle

1. Partis de Cronstadt le 8 novembre 1870, nous avons relevé les terres néo-guinéennes au trois cent quarante-sixième jour de notre voyage, après les escales suivantes : Copenhague, Plymouth, Madère, Saint-Vincent (cap Vert), Rio de Janeiro, Punta de Arenas et la baie Saint-Nicolas dans le détroit de Magellan, Talcahuano, Valparaiso, Rapa, Mangareva, Papeete (Tahiti), Apia (Samoa), Rotoumah, Nouvelle-Irlande. (*Les notes sont de l'auteur, sauf celles portant la mention NdT, qui ont été établies par le traducteur.*)

2. Les monts Finisterre (ou Mana-Boro-Boro, selon l'appellation indigène) s'élèvent à plus de dix mille pieds et s'étirent le long de la côte dans le sens ouest-nord-ouest. Ils dessinent une sorte de muraille qui, haute et abrupte, surplombe la mer : leurs cimes les plus élevées se profilent à une quarantaine de milles du littoral. Lorsque l'air chaud se heurte à ce rempart, il monte et, se refroidissant, donne naissance à des nuages qui enveloppent progressivement toute la chaîne vers dix ou onze heures du matin, à l'exception des reliefs les plus bas (mille cinq cents ou deux mille pieds d'altitude). Quand vient la nuit et que la température descend brusquement, cette poche nuageuse qui s'est accumulée au fil de la journée finit par crever pour se vider en une violente averse généralement accompagnée d'orages. À l'aube, les montagnes émergent à nouveau dans un ciel serein, visibles dans leurs moindres détails.

du cap William (King William), au nord-est du pourtour néo-guinéen.

Entre l'île Rooke et le rivage de la grande île se détachent çà et là des îlots sans relief, recouverts de végétation. Portés par un courant favorable, nous avançons sans encombre. À une heure de l'après-midi, le *Vitiaz* a tant progressé qu'on distingue les grands traits du littoral. D'épaisses masses nuageuses coiffent les montagnes, dont on ne voit plus les cimes. Par-delà le voile de nuées blanches s'entrevoit la masse noire d'une forêt dense, accrochée à un versant abrupt, qui contraste avec le vert vif de la bande côtière¹.

Le long de la côte s'étagent des terrasses d'une hauteur d'environ mille pieds, aux formes rectilignes caractéristiques, bien dessinées à faible altitude. D'innombrables gorges et ravins encombrés d'une abondante végétation entaillent ces terrasses ; ils ouvrent des voies de passage entre la forêt montagnaise et la bande végétale côtière. À deux reprises nous apercevons des colonnes de fumée, signes de présence humaine. Par endroits, les montagnes reculent vers l'intérieur des terres. Alors les terrasses, rapprochées de la mer, s'élargissent en de vastes clairières bordées d'une végétation vert sombre. Vers six heures du soir se détache un îlot boisé à quelques encablures du littoral. Dans le vert vif des cocotiers : des toits de cases et même, au bord de l'eau, des silhouettes humaines. À hauteur de cet îlot se jette à la mer une rivière qui, à en juger par la ligne végétale sinueuse qui la signale, traverse toute la plaine côtière. Nous avons dérivé sur près de quatre-vingt-dix sagènes², et toujours pas de mouillage

1. Ce vert clair est celui d'une herbe haute de la famille des *impera* qui enveloppe le pied des montagnes.

2. Une sagène équivaut à 2,13 mètres. (NdT)

convenable... Ordre est donné de couper la vapeur et de livrer la corvette à son libre cours. Une soirée claire, un ciel constellé. Seules les montagnes restent plongées dans les nuages qui, toujours plus bas, semblent se fondre dans la brume blanche étalée le long de la côte. De la nuée noire, là-haut, jaillit parfois un éclair, mais on n'entend aucun grondement de tonnerre.

20 septembre

Dans la nuit, un courant favorable nous a fait gagner une vingtaine de milles vers le nord. Très tôt, je monte sur le pont pour contempler les hauteurs montagneuses avant le lever du soleil et la formation des nuages. Les sommets apparaissent distinctement. Peu de cimes solitaires, mais une haute muraille régulière et d'altitude presque constante. Au point du jour, les montagnes se dressent de tout leur haut dans un ciel sans nuage ; seuls quelques stratus blancs s'étirent à mi-hauteur. Le soleil illumine la côte surplombée par trois ou quatre chaînes parallèles qui s'étagent nettement l'une derrière l'autre. Puis le littoral change d'aspect à mesure que nous avançons : moins de terrasses, mais des chapelets irréguliers de collines transversales, probablement enlacées par des rivières, contreforts de la haute enfilade montagneuse. Une végétation plus luxuriante.

Vers dix heures trente, comme nous approchons de la baie de l'Astrolabe, deux promontoires se dressent devant nous : au sud, le cap Rigny, au nord, le cap Duperrey, tous les deux sans relief, le second très avancé dans la

mer¹. Les nuages recouvrent peu à peu les hautes chaînes. Énormes, massifs, ils s'agrippent aux reliefs en dessinant des volutes aux formes changeantes. Çà et là, sur les flancs des coteaux, s'élèvent d'épaisses colonnes de fumée. La chaleur commence à se faire sentir : le thermomètre affiche 31 °C à l'ombre. Vers midi, nous voguons au milieu de la vaste baie de l'Astrolabe.

Au capitaine de frégate Pavel Nikolaïevitch Nazimov, commandant du *Vitiaz*, qui me demande à quel endroit je souhaite débarquer, je désigne à bâbord une côte plus escarpée, estimant que la côte opposée, à tribord, plus basse, risque d'être plus malsaine. Longuement nous scrutons les terres dans l'espoir de découvrir des cases indigènes, mais, hormis ces épaisses colonnes de fumée à flanc de coteau, il n'y a rien. Pourtant, aux approches de la côte, l'officier Novossilski nous crie qu'il aperçoit des sauvages en train de courir. En effet, nous distinguons sur la rive sableuse plusieurs silhouettes sombres qui courent en marquant parfois de brusques arrêts.

Non loin de là, un promontoire semble abriter une crique, supposition confirmée dès que nous l'atteignons. Le *Vitiaz* y mouille, par vingt-sept sagènes de fond, à quelque soixante-dix sagènes de la côte. Des arbres géants bordent le récif corallien de la crique, effleurant l'eau de leur feuillage. Lianes et végétaux parasites entremêlent leurs guirlandes : un vrai rideau. Seule la pointe de sable nord de ce havre donne directement sur le large. Bientôt un groupe de sauvages, à l'allure très craintive, risque une timide apparition. Après de longs conciliabules, l'un d'eux s'avance et dépose

1. Le cap Duperrey, ainsi baptisé par Dumont d'Urville, devait se révéler non point un promontoire rattaché à la Nouvelle-Guinée, mais l'un des îlots de ce que j'appellerai, par la suite, l'archipel des Gens Heureux.

une noix de coco au bord de l'eau, semblant nous faire comprendre par gestes qu'elle nous est destinée. Puis il déguerpit vers l'ancre de la forêt.

On me dit qu'une chaloupe de matelots armés ira à terre pour ma sécurité. Je renonce alors au canot de quatre hommes que j'avais demandé au commandant de bord, et choisis une simple embarcation où je fais monter mes deux serviteurs Olsson et Boy. Je pars ainsi faire la connaissance de mes futurs voisins, non sans m'être muni de quelques présents : perles, étoffe rouge déchirée en lambeaux et en fins rubans, etc.

Contournant le promontoire, je prends la direction de la grève où nous avons entrevu les premiers indigènes. Une vingtaine de minutes plus tard, nous approchons du rivage où j'avise, couchées sur le sable, quelques pirogues ; mais la force du ressac m'empêche de mettre pied à terre. À ce moment sort des fourrés un indigène armé d'une lance ; il la brandit au-dessus de sa tête et me fait signe de repartir. Pourtant, quand je me dresse dans mon canot en agitant quelques chiffons rouges, près d'une douzaine de sauvages armés de javelots surgissent du fond des bois. Constatant qu'ils n'osent pas s'approcher et ne souhaitant pas me jeter à la mer pour aller au-devant d'eux, je lance mes présents par-dessus bord dans l'espoir qu'une vague les porte jusqu'au rivage. Voyant cela, les indigènes font tourner énergiquement leurs poings pour m'inciter à m'éloigner : notre présence, à l'évidence, les empêche d'entrer dans l'eau pour récupérer les chiffons. J'ordonne à mes hommes de ramer un peu vers le large. Aussitôt, les indigènes se ruent à qui mieux mieux dans les vagues. En un clin d'œil, tous les lambeaux rouges sont repêchés. Examinés avec curiosité et force commentaires, les chiffons plaisent beaucoup. Mais aucun des sauvages ne s'enhardit à s'approcher de mon embarcation.

Après l'insuccès de ce premier contact, j'apprends à bord de la corvette que des indigènes ont été vus sur un autre point de la côte. Aussitôt, je mets le cap vers l'endroit indiqué. Pas l'ombre d'un sauvage. Seules quelques pirogues, mises à sec au fond de la crique, dépassent d'un mur de végétation à fleur d'eau. Enfin, j'aperçois entre les arbres un banc de sable blanc où je m'empresse d'accoster. Un coin splendide et sympathique. Sitôt à terre, je découvre un étroit sentier qui s'enfonce dans la forêt.

Bouillant d'impatience, je bondis de la chaloupe sans laisser la moindre consigne à mes hommes qui ont entrepris d'amarrer l'embarcation aux arbres les plus proches. Au bout d'une trentaine de pas, je remarque quelques toits entre les arbres. Le chemin me conduit sur une place entourée de cases à la toiture inclinée presque jusqu'à terre. Un village à l'allure coquette et avenante. Battue en son milieu par le passage des hommes, la place abrite ici et là quelques buissons feuillus aux couleurs riantes, et des palmiers qui donnent de l'ombre et de la fraîcheur. La palme des toits, blanchie par le temps, se détache joliment sur le fond vert sombre de la végétation environnante. Les roses de Chine couleur de coquelicot et le feuillage jaune-vert, jaune-rouge des différentes variétés de croton et de *coleus* ajoutent de la gaieté à un fouillis de bananiers, de pandanus, d'arbres à pain, d'aréquieres et de cocotiers. Une véritable forêt qui met la place à l'abri des vents.

Pas une âme qui vive, mais partout les traces fraîches des villageois en fuite : ici, la lueur d'une braise ardente ; là, une noix de coco entamée, une rame abandonnée à la hâte... Les portes des cases sont bouchées par de l'écorce et condamnées par un lattis de bambou. Deux portes encore ouvertes, pourtant : sans doute les habitants n'ont-ils pu les murer à temps dans leur précipitation. Disposées à deux pieds de haut, elles font penser à des fenêtres plus qu'à des

portes et présentent la seule voie d'accès vers l'intérieur des cases. Je m'approche de l'une d'elles pour y jeter un œil. C'est à peine si je peux, dans l'obscurité, distinguer quelque chose : de hautes couchettes de bambou, quelques pierres posées sur le sol où rougeoient encore des braises et qui portent un pot cassé, des colliers de coquillages et de plumes accrochés au mur avec, sous une charpente noire de suie, un crâne d'homme. Les rayons du ponant versent une lumière tiède sur la jolie palmeraie. Dans la forêt retentissent des cris d'oiseaux bizarres. Un mélange de bien-être, de quiétude et d'inconnu. Le rêve plutôt que la réalité.

Un bruissement m'alerte au moment où je me dirige vers une autre case. À quelques mètres de moi, je découvre un homme qui semble sorti de terre. Il me jette un regard furtif, puis disparaît dans les fourrés. Je m'élance à sa poursuite en agitant un chiffon rouge retrouvé au fond de ma poche. Encore un coup d'œil jeté dans ma direction, et l'homme s'arrête. Je suis seul, sans armes, et lui fais signe de venir à moi. M'approchant lentement du sauvage, je lui tends sans mot dire le chiffon rouge, qu'il accepte avec un plaisir manifeste et qu'il noue sur sa tête.

C'est un Papou de taille moyenne, couleur chocolat, les cheveux courts et frisés d'un noir mat, comme ceux d'un Africain, le nez large, écrasé, les yeux surplombés par des arcades sourcilières saillantes, la bouche grande mais presque entièrement dissimulée sous les moustaches et la barbe. Pour tout vêtement, il porte une pièce de tissu large d'une dizaine de centimètres, nouée en ceinture autour de la taille, passée ensuite dans l'entrejambe et rattachée derrière le dos, ainsi que deux brassards serrés au-dessus de ses coudes, sortes de bracelets d'herbe sèche tressée. Dans l'un des brassards est glissée une feuille verte de *piper betel* ; dans l'autre, au bras gauche, un couteau d'os poli finement aiguisé (un os de casoar, comme j'ai pu le constater par

la suite). L'homme est robuste, sa musculature bien développée. L'expression de son visage m'a paru plutôt sympathique. Jugeant, sans trop savoir pourquoi, qu'il était prêt à m'obéir, je réussis à le prendre par le bras et à le ramener au village, non sans qu'il m'ait opposé une certaine résistance. Sur la place, je retrouve mes deux serviteurs, Olsson et Boy, embarrassés d'avoir perdu ma trace. Olsson offre à mon Papou un morceau de tabac. L'autre, ne sachant qu'en faire, accepte le présent sans mot dire et le glisse sous son bracelet droit, à côté de la feuille de bétel.

Après quelques instants passés sur la place, de derrière les arbres et les fourrés surgissent d'autres sauvages effarouchés, prêts à déguerpir à la première alerte. Silencieux, immobiles, ils se tiennent à bonne distance, suivant d'un œil vif chacun de nos mouvements. Je dois alors les prendre par le bras pour les traîner littéralement jusqu'à nous. Lorsque, fatigué, je les ai enfin réunis, je m'assieds parmi eux sur une pierre et entreprends de leur offrir diverses bricoles : colliers, clous, hameçons, fragments d'étoffe rouge. Sans doute ignorent-ils l'usage des clous et des hameçons, mais aucun d'eux ne les a refusés.

Autour de moi sont assemblés huit Papous. Ils sont de tailles différentes et présentent certaines dissemblances, parfois peu visibles. La couleur de leur peau ne varie guère. L'un d'eux diffère sensiblement du premier type que j'ai décrit : il est plus grand que la moyenne, maigre, avec un nez crochu, le front très étroit et comme pris en étau, la barbe et la moustache rasées, la tête coiffée d'une « toque » de cheveux roux foncé d'où s'échappent de longues mèches frisées semblables aux boucles des Néo-Irlandais. Ces boucles s'étirent derrière les oreilles jusqu'aux épaules. Fichés dans sa chevelure, deux peignes de bambou, l'un d'eux orné, derrière la nuque, d'un éventail de plumes noires et blanches (de casoar et de cacatoès). Il porte aussi

de grandes boucles d'oreilles en écaille et arbore, en travers de la paroi nasale, une tige de bambou sculptée de l'épaisseur d'un gros crayon. À son cou pend un petit sac, ainsi qu'un collier de dents de chien, de coquillages, etc. En bandoulière : une sacoche qui lui descend jusqu'à la ceinture, emplie d'objets divers.

Comme tous les autres, cet indigène a les bras fortement cerclés de ces bracelets tressés où les Papous rangent maints objets, qui un os, qui une feuille, qui des fleurs... Beaucoup d'entre eux portent à l'épaule une hache de pierre et certains tiennent des arcs de dimensions respectables (presque de la taille d'un homme) avec des flèches de plus d'un mètre de long. Les coiffures sont tout aussi variées que la couleur des cheveux, tantôt complètement noirs, tantôt teints à l'aide d'argile rouge : chez les uns, une « toque » au sommet de la tête ; chez les autres, une coupe à ras ; chez certains, de longues boucles courant de la nuque aux épaules ; mais tous ont le cheveu frisé comme chez les Noirs d'Afrique. Les poils de la barbe aussi s'enroulent en fines spirales. La couleur de la peau ne présente que d'infimes nuances, les jeunes étant simplement plus clairs que les vieux.

Sur ces huit premiers Papous rencontrés, quatre malades : deux ont la jambe pourrie par l'éléphantiasis ; le troisième présente un cas intéressant de psoriasis sur la totalité du corps ; un quatrième a le dos et le cou parsemés de furoncles logés sur de grosses enflures indurées, et sur le visage plusieurs cicatrices probablement provoquées par des furoncles plus anciens.

Au coucher du soleil, je décide, malgré tout l'intérêt de ces premières observations, de regagner la corvette. Tout ce petit monde m'accompagne jusqu'au rivage en portant des présents : noix de coco, bananes, et deux petits porcelets sauvages aux pattes solidement ficelées, qui hurlent sans

trêve. Le tout est déposé dans ma chaloupe. Désireux de sceller de bonnes relations avec ces gens et de présenter mes nouveaux compagnons aux officiers du *Vitiaz*, je propose aux Papous de m'accompagner jusqu'à la corvette dans leurs pirogues. Après de longues discussions, cinq hommes prennent place à bord de deux barques. Les autres, restés à terre, ont l'air de dissuader énergiquement leurs compagnons de risquer une entreprise aussi périlleuse. Je prends l'une des pirogues en remorque, puis nous filons vers le *Vitiaz*. À mi-chemin pourtant, les plus courageux se ravisent, nous faisant signe qu'ils n'iront pas plus loin et cherchant à rompre le câble de remorque. Déjà la deuxième pirogue, libre de sa course, rebrousse chemin. L'un de ceux que nous remorquons tente de trancher avec sa hache de pierre la corde qui le relie à nous. Non sans peine, nous parvenons à faire monter les hommes sur le pont : Olsson et Boy les poussent presque de force sur l'échelle. Une fois à bord, je traîne mes « prisonniers » jusqu'à la dunette. Ils tremblent d'épouvante et ne peuvent marcher sans mon aide, se croyant probablement promis à la mort. La nuit reprend ses droits. On apporte une lanterne et les aborigènes se calment tant bien que mal. Je surprends leur contentement quand les officiers de la corvette leur offrent quelques présents et leur servent le thé, qu'ils sifflent d'une seule traite. Toutefois, malgré l'amabilité de l'accueil, c'est avec un plaisir manifeste et une grande hâte qu'ils dévalent l'échelle et sautent dans leur pirogue pour filer chez eux à grands coups de rames.

On me dit qu'en mon absence d'autres indigènes se sont montrés et ont immolé deux chiens. Ils ont laissé les dépouilles sur la grève en signe d'offrande.

21 septembre

À l'endroit où est ancré le *Vitiaz*, la baie de l'Astrolabe présente un littoral au relief accidenté. Plusieurs chaînes montagneuses parallèles, d'altitude inégale, s'étirent le long de la côte. Seul le secteur ouest-nord-ouest s'ouvre sur un espace plain. La partie nord-ouest, moins escarpée que la côte sud, se termine par un promontoire peu élevé. Toutes ces montagnes (dont la plus haute atteint cinq ou six mille pieds) sont couvertes jusqu'à leurs cimes d'une épaisse végétation et percées de nombreuses vallées. Parfois elles s'avancent presque jusqu'à la mer, mais, le plus souvent, une plaine s'étale entre la côte et les premiers contreforts. Par endroits, la forêt descend jusqu'au rivage et les branches basses des grands arbres baignent dans l'eau. Souvent encadrée par des récifs de coraux, la grève se présente plus rarement comme une plage de sable inclinée, offrant un havre accueillant aux pirogues indigènes. C'est là, comme je l'apprends par la suite, que se nichent généralement les principales localités côtières des Papous.

Toutes ces observations, je les ai faites à l'aube sur la passerelle de la corvette, parfaitement satisfait de l'aspect d'ensemble de ce pays que j'avais choisi pour mes investigations et même, peut-être, pour un séjour prolongé. Après le petit déjeuner, je me rends au village où j'avais été la veille. Touï, le premier Papou que j'avais rencontré, vient au-devant de moi.

Aujourd'hui doit se tenir à bord de la corvette la célébration d'un *Te Deum* en l'honneur de l'anniversaire du grand-duc Constantin Nikolaïevitch. On va tirer des salves. Aussi ai-je décidé de rester au village parmi les indigènes (il y en a déjà plusieurs dizaines) pour apaiser un peu par ma présence la peur que risque d'éveiller la canonnade.

Mais, ayant d'ici là du temps devant moi, je pars à la recherche d'un endroit pour établir ma case. Je ne souhaite pas m'installer dans le village ni même à proximité. Premièrement, parce que je ne connais rien du caractère et des mœurs de mes futurs voisins ; ensuite, l'ignorance de leur langue m'empêchant de solliciter leur accord, je juge indélicat de leur imposer ma présence ; et, dernier point, n'appréciant nullement le bruit, je crains d'être dérangé et irrité par les cris des adultes, les pleurs des enfants et l'aboiement des chiens.

M'éloignant du village, j'emprunte un sentier qui me conduit, au bout d'une dizaine de minutes, sur une petite langue de terre où coule un ruisseau. L'endroit me paraît très propice du fait de la présence du ruisseau et d'une sente qui, vraisemblablement, fait la liaison avec les villages voisins. Ayant ainsi repéré le lieu de ma future habitation, je m'empresse de rentrer au village ; mais, lorsque j'y arrive, les salves ont déjà commencé. Les tirs de canon semblent tout d'abord intriguer les indigènes ; mais très vite la peur les gagne et provoque des mouvements de panique : certains tentent de fuir, d'autres se couchent à terre, ou s'accroupissent tout en se bouchant les oreilles. Ils tremblent de tout leur corps comme pris d'un accès de fièvre. Je suis dans un drôle d'embarras. J'ai beau chercher à les rassurer tout en gardant mon sérieux, je ne peux m'empêcher de rire aux éclats. Mais le rire est contagieux – c'est aussi le remède le plus efficace contre la peur –, et bientôt les Papous, suivant mon exemple, pouffent à leur tour en se regardant les uns les autres. Satisfait de cet heureux dénouement, je reviens à la corvette. Le capitaine Nazimov me propose de m'accompagner pour fixer l'emplacement de ma demeure. Un officier supérieur et le docteur du bord se joignent à nous. J'ai certes arrêté mon choix, mais il n'est pas superflu d'aller voir d'autres coins, peut-être plus appropriés. Des

trois endroits que nous repérons, l'un nous attire particulièrement, où une belle rivière se jette directement dans la mer. Toutefois, constatant d'après divers indices que le lieu est fréquenté par les indigènes – ils y rangent leurs pirogues et les plantations du voisinage sont manifestement entretenues –, j'annonce au commandant ma décision de m'en tenir au lieu que j'avais découvert.

Vers trois heures, les hommes de la corvette se mettent à défricher l'endroit. Puis les menuisiers entreprennent la construction de la cabane en commençant par planter les pilotis à l'ombre de deux arbres gigantesques (*canarium commune*).

22, 23, 24, 25 septembre

J'ai passé tous ces jours à construire ma case. Vers six heures du matin, les menuisiers et moi allions à terre, où nous restions jusqu'au coucher du soleil. Ma case fait sept pieds de large sur quatorze de long, cloisonnée à l'intérieur par un mur de toile (une voile peinte). Je me suis réservé une moitié des aîtres, laissant l'autre à mes serviteurs Olsson et Boy. Les planches apportées de Tahiti étant insuffisantes, les murs ne sont constitués de bois que jusqu'à mi-hauteur. Pour la partie haute et les deux portes, il nous a fallu recourir à de la toile. Pour le toit, nous avons tressé des nattes avec des palmes de cocotier, travail dont j'ai chargé Boy. Le plancher, une partie des murs et les montants angulaires, confectionnés avec le bois acheté à Tahiti, ont été taillés à bord de la corvette. Quant aux pilots, aux poutres et aux chevrons, il nous a fallu les

travailler sur place. Mais, grâce à l'amabilité du commandant, les bras ne manquaient pas et le chantier allait bon train. Les indigènes, sans doute effrayés par la canonnade du 21 et par la présence d'un grand nombre de marins, ne se montraient guère ; deux ou trois seulement faisaient une apparition furtive de temps à autre.

Les officiers de la corvette ont procédé au relevé cartographique des lieux et visité, ce faisant, cinq ou six villages côtiers. En échange de breloques (colliers, boutons, clous, bouteilles vides, etc.), ils ont acquis quantité d'armes et d'ustensiles ainsi qu'une bonne dizaine de crânes d'hommes. Maints endroits ont été baptisés : la petite crique où le *Vitiaz* a mouillé l'ancre se nomme désormais port Constantin, en l'honneur du grand-duc, également amiral et président de la Société russe de géographie. Les promontoires portent les noms des officiers cartographes, et l'île qui pointe au large du cap Duperrey a été baptisée île Vitiaz (son nom indigène, je l'apprendrai par la suite, est Bili-Bili).

Le 25, avant-dernier jour de l'escale, Boy a commencé à couvrir la toiture. J'ai reçu la visite du bienveillant Touï, qui s'est efforcé de m'expliquer, avec force mimiques, qu'une fois la corvette partie (un mouvement du bras vers le navire et l'horizon), quand nous ne serions plus que trois (un geste de la main désignant Olsson, Boy et moi, puis le sol, à ses pieds), des indigènes viendraient alors des villages voisins (il a pointé le doigt vers la forêt et m'a semblé nommer les différents villages), détruiraient ma case (il s'est approché des pilots en faisant mine de les abattre) et nous extermineraient à coups de lance (il s'est cambré, une jambe en arrière, la main droite au-dessus de la tête, dans la position d'un lanceur de javelot ; puis, venant à moi, il m'a planté plusieurs fois son doigt dans la poitrine avant d'entrouvrir enfin la bouche, les yeux mi-clos, la langue pendante, tel

un homme terrassé ; il a renouvelé ensuite les mêmes gestes à l'adresse d'Olsson et de Boy). J'avais parfaitement saisi l'avertissement, mais j'ai fait mine de n'en rien comprendre. Alors il a entrepris une nouvelle fois de nommer les villages – Bongou, Gorendou, Goumbou, etc. – et a refait le geste d'abattre les pilotis. À quoi j'ai répondu par un simple mouvement de main en lui offrant un clou. De retour à la corvette, j'ai raconté la pantomime au carré des officiers, ce qui a décidé le lieutenant Tchirikov, responsable de l'artillerie à bord, à me proposer l'installation de quelques mines autour de ma demeure. Je n'ai pas refusé ce moyen de défense d'extrême recours, au cas où les indigènes auraient vraiment l'idée de mettre en pratique les intentions dont Touï avait tenté de m'informer.

26 septembre

Couché la veille à onze heures du soir, je me lève à deux heures du matin. Je consacre toute la matinée à ma correspondance à destination de l'Europe, ainsi qu'à mes préparatifs. Il me faut trier mes affaires, dont une partie reste avec moi en Guinée et l'autre repart pour le Japon. En étudiant le projet d'un séjour de plusieurs années en Nouvelle-Guinée, et non d'un simple aller et retour, je m'étais vite rangé à l'évidence que je devrais me dispenser de toute nourriture européenne. Outre le porc, dont ils pratiquent l'élevage, les Papous, je le savais, se nourrissent des fruits de leurs propres cultures. Quant à moi, c'est la chasse qui assurerait l'essentiel de ma subsistance. En fait, après plusieurs mois passés en mer où j'avais eu tout

le temps de me déguster des conserves qui constituent l'ordinaire à bord d'un bateau, j'avais complètement négligé de me préoccuper de mon approvisionnement lors de la dernière escale. Tant et si bien que le capitaine Nazimov, très étonné, m'a proposé fort aimablement une bonne part de ses vivres. J'ai accepté avec gratitude : ils peuvent m'être utiles en cas de maladie. Il m'a laissé aussi la plus petite des chaloupes : un canot à quatre places qu'on peut manœuvrer seul en cas d'extrême nécessité. Cette chaloupe tombe à point nommé, car elle me permettra d'explorer les autres localités côtières, voire, au cas où je ne parviendrais pas à gagner la confiance des indigènes, de chercher refuge ailleurs. J'ai à peine achevé le tri de mes affaires que déjà le déménagement commence. Bientôt, mon petit logis est plein à craquer ; plusieurs caisses sont entreposées en dessous de la case, à l'abri de la pluie, du soleil et des rapines.

Dès l'aube, le lieutenant Tchirikov s'occupe de l'installation des mines, qu'il dispose en arc de cercle pour parer à une attaque éventuelle des sauvages vivant dans la forêt, tandis qu'une trentaine de matelots, sous l'œil attentif du lieutenant Péréléchine et de l'aspirant Vérénius, défrichent les approches de ma demeure, ouvrant ainsi un espace de plus d'une cinquantaine de mètres alentour, entouré d'un côté par la mer et des trois autres par une épaisse végétation forestière. Les conseils du commandant me sont d'une grande aide, et j'en profite pour lui montrer, ainsi qu'à ses officiers, l'endroit où j'enterrerai mon journal et mes notes en cas de problème (grave maladie, danger émanant des indigènes, etc.)¹. La cache se trouve sous un grand arbre

1. Je me dois, je crois, d'expliquer pourquoi j'ai agi de la sorte. Quand, le 17 octobre 1870, à Cronstadt, le grand-duc Constantin Nikolaïevitch est venu inspecter les navires en partance pour l'océan Pacifique (le *Vitiaz*, l'*Izoumrout*, l'*Ermak* et le *Toungouz*), il est passé dans ma cabine et m'a demandé entre autres choses ce qu'il pouvait

près de ma cabane. Pour mieux la repérer, on a arraché l'écorce du tronc sur un carré d'environ un pied et on y a gravé une flèche dirigée vers le bas.

Vers trois heures de l'après-midi, le port Constantin (puisque telle a été baptisée la crique près de laquelle se dresse ma case) grouille de monde. À bord d'une petite embarcation à vapeur, on emporte sur la corvette les dernières réserves de bois. Barques et canots vont et viennent, une chaloupe à six places fait plusieurs voyages du *Vitiaz* à la côte pour le transport de mes affaires. Même effervescence auprès de ma demeure : on met une dernière main aux travaux de construction, on creuse des fosses pour les mines, on parachève le défrichage, on aménage un passage entre ma case et la grève de sable le long de l'embouchure du ruisseau...

faire pour moi. À quoi je répondis que tout ce que je souhaitais avait été fait, car je me trouvais à bord de la corvette qui me conduirait jusqu'aux rives de la Nouvelle-Guinée, et qu'il ne me restait plus qu'à exprimer ma plus profonde gratitude pour l'aide apportée à mon entreprise. Mais lorsque le prince m'invita à réfléchir encore une fois à sa proposition, il me vint une idée que j'exprimai à peu près en ces termes : « Votre Altesse n'ignore pas que, le but de mon voyage en Nouvelle-Guinée étant l'exploration scientifique de cette île encore méconnue, il est pour moi fort important que les résultats de mes investigations et de mes découvertes ne restent pas lettre morte au regard de la science. Or, comme je ne saurais dire à l'avance combien de temps je pourrai séjourner sur ces terres, car cela dépendra de mon état de santé et de l'attitude des indigènes, je me suis muni par précaution de quelques cylindres de cuivre destinés à abriter différents manuscrits (journal, notes, etc.) qui pourront ainsi s'y conserver sous terre plusieurs années durant. Aussi vous saurais-je gré de faire en sorte qu'un bâtiment de guerre russe revienne d'ici un an ou deux sur les lieux de mon débarquement afin que, si je ne suis plus de ce monde, les manuscrits contenus dans les cylindres puissent être déterrés et remis à la Société russe de géographie. » Après m'avoir écouté attentivement, le grand-duc, prenant congé, me serra la main et me promit qu'il ne m'oublierait pas, ni moi ni mes manuscrits.

À mon grand regret, je ne puis surveiller tous ces travaux. Il me faut remonter sur la corvette pour finir de ranger mes affaires. J'y passe toute la soirée ; sans l'aide de Péréléchine et de Bogomolov, auxquels je sais gré de l'attention et de l'amabilité qu'ils m'ont manifestées, je n'aurais jamais pu mener à bien cette tâche.

Une lassitude extrême, l'affairement des derniers jours, ma deuxième nuit blanche d'affilée... je suis dans un état de nervosité tel que je ne tiens presque plus sur mes jambes. J'agis et parle machinalement, comme dans un rêve. À une heure du matin, j'en ai fini de mes préparatifs à bord de la corvette. Il ne me reste plus qu'à transporter à terre mes derniers effets et à rédiger quelques lettres.

27 septembre

À deux heures du matin, après un ultime transbordement, je retrouve près de ma case Bogomolov qui surveille le débarquement de mes caisses. Boy, qui vient de passer la journée sur le toit, dort à poings fermés. La case est tellement encombrée que j'ai grand-peine à m'y allonger. En dépit d'une immense fatigue, je n'arrive pas à m'endormir. Fourmis et moustiques m'assaillent sans relâche. Mais le repos les yeux fermés, à défaut de sommeil, m'apporte un immense soulagement. Vers quatre heures du matin, je reviens à la corvette pour écrire mes lettres, profond que je n'ai ni la possibilité ni la place de rédiger dans ma nouvelle demeure.

... Qu'ai-je écrit ce matin-là ? Et à qui ? Je n'en ai qu'un souvenir confus. Je sais seulement que ma dernière lettre s'adressait au grand-duc Constantin Nikolaïevitch...

Enfin, je remercie le commandant et les officiers du *Vitiaz* des services qu'ils m'ont si aimablement rendus et prends congé de tous. Puis je saute dans ma chaloupe pour regagner définitivement la terre ferme. Lorsque l'ancre de la corvette émerge, j'ordonne à Olsson de baisser le drapeau qui flotte sur un arbre au-dessus du promontoire ; au bout de quelques minutes, ne voyant rien bouger, je vais lui demander des explications. Surpris et indigné, je découvre que mon serviteur, d'ordinaire si fanfaron, a les mains qui tremblent et les yeux emplis de larmes. Il sanglote en douce. En arrachant avec dépit de ses mains tremblotantes la corde du pavillon, je lui dis qu'il peut encore regagner sur-le-champ la corvette en chaloupe, car bientôt il sera trop tard. Déjà, le *Vitiaz* quitte le port Constantin. Je rends moi-même les honneurs du drapeau au bâtiment qui prend le large. La première pensée qui me vient à l'esprit est que les indigènes, profitant du départ de cet énorme monstre fumant, peuvent faire irruption à tout instant dans mon gîte, dévaster ma demeure et mes affaires ; que je suis désormais livré à mon propre sort et que tout l'avenir de mon entreprise dépend de mon énergie, de ma volonté et de mon travail. Et en effet, dès que le vapeur disparaît de l'horizon, une foule de Papous surgit sur le promontoire voisin. Les hommes sautent et courent en décrivant des cercles. On dirait qu'ils dansent – du moins répètent-ils toujours les mêmes gestes. Soudain, ils s'arrêtent et braquent leurs regards sur moi : l'un d'eux a sans doute remarqué le drapeau national russe déployé près de ma case. Rassemblés coude à coude, ils se concertent, se retournent de nouveau dans ma direction, puis, proférant des paroles indistinctes, disparaissent. Il me faut procéder incontinent au rangement de mes affaires éparpillées dans ma hutte, mais la fatigue, l'émotion et les deux nuits passées presque sans dormir

m'ont mis dans un piètre état : la tête me tourne, mes jambes flageolent, mes mains m'obéissent à peine...

Bientôt arrive Touï, inquiet de savoir si j'étais resté ou parti. Il n'a plus sa bonhomie habituelle et me décoche des regards suspicieux en examinant ma case, où il cherche à entrer. Je l'arrête d'un geste et d'un mot : « Tabou ». Est-ce sous l'effet du geste ou du mot, je l'ignore, mais le fait est qu'il s'écarte. Par signes, il me demande si la corvette reviendra, à quoi je réponds par l'affirmative. Afin de me débarrasser de ce visiteur qui me gêne dans mon rangement, je le prie de m'apporter des noix de coco (je connais déjà une vingtaine de mots) et lui offre en échange un fragment d'étoffe rouge. Il s'éloigne sur-le-champ.

À peine une heure plus tard, cependant, le voilà revenu en compagnie d'un adulte et de deux garçonnets. Ils ont sur le visage une expression de sérieux qui ne les quitte pas et ne disent presque rien. Même le plus petit, un gamin de sept ans, semble plongé dans un songe profond. Touï essaie de s'endormir, ou fait semblant, tout en observant d'un œil vif mes mouvements. Je vaque à mon installation sans plus me soucier des visiteurs. Puis Touï entreprend de faire le tour des mines, examinant d'un regard soupçonneux les leviers, les cordes et les cailloux suspendus. Le dispositif l'intrigue, mais il n'ose encore s'en approcher. Enfin il prend congé de nous, avec un hochement bizarre de la tête, en prononçant une suite de mots que je n'arrive pas à distinguer ni à noter (depuis ma première rencontre avec les Papous, j'ai toujours en poche un carnet où je consigne à chaque occasion les termes indigènes).

Vers quatre heures retentit un sifflement sonore et prolongé, puis surgit d'un fourré tout un détachement de Papous armés de javelots, de flèches et de lances. Je m'avance à leur rencontre en les invitant par gestes à s'approcher. Ils se divisent en deux groupes : le premier, plus

nombreux, dépose son arsenal au pied des arbres et vient vers moi avec des noix de coco et de la canne à sucre ; le second, composé de six hommes, se poste près des armes. Ce sont les habitants d'un autre village nommé Goumbou, situé derrière le promontoire, que j'ai observés le matin même en train de courir et de sauter après le départ de la corvette. Le jour de l'arrivée du *Vitiaz* au port Constantin, j'avais essayé de m'en approcher en chaloupe. Je leur offre quelques babioles et prends congé d'eux, leur faisant comprendre que je souhaite dormir.

28 septembre

Splendide soirée de pleine lune hier. J'ai organisé trois tours de garde pour la nuit, me réservant le plus pénible, celui du soir (de neuf heures à minuit). Quand Olsson a pris ma relève, je suis resté longtemps sans dormir, trop accablé par la fatigue. Et la nuit, en dépit de sa magnificence, m'a paru interminable.

La journée a passé comme la précédente, en travaux de rangement. Pas si facile : beaucoup d'affaires et peu de place. Enfin je suis parvenu à les empiler, à les accrocher ou à les placer dans la soupente astucieusement aménagée sous le toit par Olsson. Un côté de ma chambre (elle fait sept pieds sur sept) est occupé par ma table (près de deux pieds de large) ; l'autre, par deux malles d'osier qui font ma couche (moins de deux pieds de large). Dans l'espace entre les deux – trois pieds environ –, j'ai placé ma chaise longue, indispensable et si pratique.

Les Papous sortent de la mer de grands casiers ou des nasses allongées où ils piègent le poisson. Boy (mon cuisinier) nous a préparé trois repas. Passé huit heures, il nous a demandé si nous ne voulions pas une quatrième platée de riz. Je me suis reposé toute la journée sans sortir et je décide de passer la nuit à dormir.

29 septembre

J'ai dormi comme une masse, sans me réveiller une seule fois. Il fait un temps splendide. Pas l'ombre d'un Papou. Le soir, j'ai proposé à mes hommes de suivre mon exemple et d'aller se coucher, car ils ont monté quatre factions la nuit passée. Mais ils ne veulent rien entendre, par peur des Papous. Ils ont les bras et le front boursoufflés de piqûres de moustiques, de fourmis et autres bestioles. Chose étrange, je souffre beaucoup moins de ce désagrément que mes deux compagnons, qui viennent se plaindre chaque matin de ces insectes qui troublent leur repos.

30 septembre

Seuls quelques indigènes se sont montrés aujourd'hui. Les choses paraissent reprendre leur cours normal, un temps perturbé par l'escale de la corvette. Toutefois, j'ai choisi d'être très prudent, à tous égards, avec les Papous.

Les études consacrées à cette race mettent toujours l'accent sur leur perfidie et leur ruse. Aussi, tant que je ne me serai pas forgé ma propre opinion, je juge raisonnable de me tenir sur mes gardes. Le soir, le spectacle grandiose des montagnes embrasées par le soleil couchant me procure à chaque fois un plaisir renouvelé.

Depuis le départ de la corvette règne ici un silence apaisant : presque aucune voix d'homme, aucune dispute, aucun juron ; seuls la mer, le vent et, parfois, un oiseau troublent la quiétude générale. Ce changement d'atmosphère me fait le plus grand bien : je me repose. Et puis la constance de la température, la splendeur de la végétation et la beauté des lieux m'incitent à oublier le passé, à ignorer l'avenir et à ne plus rien faire d'autre que de savourer le présent. Réfléchir, tenter de comprendre le monde environnant, tel est désormais mon but.

Que souhaiter de plus ? D'un côté, des récifs de corail ; de l'autre, une forêt tropicale. Et le tout plein de vie, de diversité. Au loin, des montagnes aux formes fantastiques, surplombées de nuages aux contours non moins bizarres. Étendu sur le gros tronc d'un arbre couché, je songe à tout cela, heureux d'avoir atteint mon but, ou plutôt d'avoir gravi le premier degré de l'immense échelle qui devrait me conduire au but...

Touï est venu me voir et j'en ai profité pour prendre une leçon de langue papoue. Mon vocabulaire s'est enrichi de quelques mots que j'ai minutieusement consignés. Content de mon maître, je lui ai offert une boîte de cigares vide et Olsson, un vieux chapeau. Touï, enthousiaste, a détalé comme s'il craignait qu'on ne lui reprît ses présents, à moins qu'il ne fût impatient de les montrer à ses proches.

Près d'une heure plus tard est apparue une ribambelle d'indigènes. Vingt-cinq environ. En tête : un porcelet pendu à une canne de bambou, portée à l'épaule par deux hommes.

Derrière, perchés sur les têtes, suivaient des récipients. Les derniers apportaient des noix de coco. Dans la foule, outre Touï, plusieurs visages connus. Les indigènes ont déposé tous leurs dons par terre, devant moi, après quoi chacun, tour à tour, m'a remis son présent. Une partie du groupe s'est détachée de ceux qui m'entouraient. Touï expliquait ce qu'il avait compris de l'usage de chacun de mes objets, que les hommes examinaient avec un vif intérêt, passant très vite de l'un à l'autre. Peu de paroles, pas de bruit. Aucun n'osait approcher de l'échelle de mon logis, c'est-à-dire de sa porte d'entrée ; délicatesse ou peur ? je l'ignore. Tous m'appelaient par mon nom. Autour de Boy s'est formé un petit attroupement : on l'écoutait jouer de l'harmonica, un petit instrument métallique très en vogue aux îles Samoa, et qu'il maîtrise avec art. Effet spectaculaire : les Papous ont entouré le joueur en prêtant à sa musique enfantine une oreille étonnée et ravie. Grande a été leur joie quand je leur ai offert quelques-uns de ces instruments. Ils ont commencé aussitôt à s'exercer. Encore près d'une heure, et ils sont partis. Pour dire adieu, ils tendaient la main gauche. Chez beaucoup, j'ai constaté des formes avancées d'éléphantiasis.

Vers dix heures du soir, un violent orage a éclaté. Satisfaction générale : malgré le déluge, le toit n'a pas pris l'eau.

1^{er} octobre

Réveillé avant l'aube, j'ai décidé d'aller visiter un village : j'ai très envie de connaître les indigènes de plus près.

Dilemme avant de partir : devais-je prendre ou non mon revolver ? Bien entendu, je ne savais rien de la nature de l'accueil qui m'attendait, mais, après réflexion, je suis arrivé à la conclusion que ce genre d'accessoire ne serait d'aucune utilité réelle pour mon entreprise. Si je m'en sers une fois en cas de nécessité d'apparence « extrême », fût-ce avec le plus complet succès, et que je parvienne à tenir à distance une demi-douzaine de Papous, il est vraisemblable que je serai momentanément à l'abri ; mais pour combien de temps ? Le désir de vengeance et le sentiment d'être en nombre finiront tôt ou tard par l'emporter sur la peur du revolver.

Puis des considérations d'une tout autre nature m'ont conforté dans ma décision. On n'est jamais sûr à l'avance de son comportement en situation inédite. Je ne sais comment j'agirai avec un revolver à la ceinture, si aujourd'hui, par exemple, les villageois se mettent à me malmener. Je doute de pouvoir rester calme et indifférent devant les « amabilités » des Papous. Mais il est une certitude : une balle tirée mal à propos peut me priver à jamais de la confiance de ces gens et donc détruire complètement toutes mes chances de succès. Plus je songe à ma situation, plus il m'apparaît clairement que ma force réside dans mon assurance et ma patience. J'ai laissé le revolver chez moi. Mais je n'ai pas oublié mon crayon ni mon carnet de notes.

Mon intention était de gagner Gorendou, le village le plus proche, mais, par mégarde, j'ai pris un autre chemin. Quand j'ai constaté qu'il ne me conduirait pas à Gorendou, j'ai décidé malgré tout de continuer, sûr d'aboutir à quelque lieu d'habitation.

Je pensais si fort à ma rencontre avec ces indigènes encore presque inconnus que j'ai ressenti un choc en arrivant enfin à l'orée d'un village. De quel village ? je n'en avais pas la moindre idée. On entendait des voix d'hommes et de femmes. J'ai marqué un temps d'arrêt pour reprendre

mes esprits : où étais-je et qu'allait-il arriver ? C'est un garçon d'une quinzaine d'années qui m'a tiré de mes songes. Interloqués, nous nous sommes regardés un instant... Pas moyen de lui adresser la parole ; s'approcher de lui revenait à l'effrayer davantage encore. Je n'ai pas bougé. Alors le gamin a pris ses jambes à son cou en direction du village. Il y a eu des hurlements, un glapissement de femme, puis plus rien, le silence total.

J'ai fait mon entrée sur la place. Des hommes armés de javelots s'y étaient regroupés ; ils parlaient avec animation, mais à mi-voix. D'autres, également en armes, se tenaient à l'écart. Pas une femme, pas un enfant : tout ce monde s'était sûrement caché. À mon arrivée, quelques javelots se sont levés et plusieurs des présents ont pris une attitude belliqueuse, prêts à me percer de leurs armes. Des exclamations, des phrases lapidaires lancées de part et d'autre de la place ont eu pour résultat de faire baisser les lances. Fatigué, quelque peu désagréablement surpris par l'accueil, je continuais d'avancer lentement en regardant alentour dans l'espoir de découvrir un visage connu. Vain espoir. Je me suis arrêté près d'une *barla*¹ et quelques indigènes se sont approchés. Soudain deux flèches, intentionnelles ou non, ont sifflé près de moi. Des mots vifs ont fusé, destinés sans doute aux archers, puis certains ont pointé le doigt vers un arbre comme pour m'expliquer que les tireurs visaient des oiseaux. Mais d'oiseaux il n'y avait point, et j'ai compris que les indigènes avaient cherché à savoir comment je réagirais à la surprise d'une volée de flèches. Au passage de la première flèche, j'ai senti tous les regards rivés sur moi, mais mon expression ne dénotait rien d'autre que de la fatigue et, peut-être, une certaine curiosité. À mon tour,

1. Couchette ou plate-forme sur laquelle les Papous mangent et dorment.

j'ai regardé autour de moi pour ne découvrir que des visages et des yeux mornes, inquiets, coléreux, qui semblaient me demander pourquoi j'étais venu perturber le cours tranquille de leur vie.

J'ai même fini par me sentir gêné d'être venu déranger ces gens. Personne n'avait encore déposé les armes, à l'exception de deux ou trois vieillards. Le nombre des indigènes grandissait : il y a, je crois, un autre village à proximité, où l'alerte déclenchée à mon apparition avait dû être entendue. Un petit attroupement s'est formé autour de moi. Deux ou trois hommes vociféraient en me lançant des regards hostiles. À l'appui de leurs paroles, ils agitaient leurs javelots. L'un d'eux, particulièrement arrogant, a même failli me toucher l'œil ou le nez avec la pointe de son arme en prononçant une phrase à laquelle je n'ai évidemment rien compris. Un geste d'une rapidité remarquable. Naturellement, le mérite d'avoir évité d'être blessé ne m'appartient pas (je n'ai pas eu le temps d'esquisser le moindre mouvement) ; grâce doit être rendue plutôt à la dextérité de l'assaillant qui a su retenir son arme à quelques centimètres de mon visage. M'écartant ensuite d'un ou deux pas, j'ai entendu des voix s'élever, comme j'ai cru le comprendre, pour condamner cette impertinence.

Bien m'en avait pris de laisser mon revolver chez moi, car je n'étais pas sûr d'accueillir avec le même sang-froid une seconde tentative de ce genre, si mon adversaire s'avisait de récidiver.

Situation saugrenue : ne sachant pas parler leur langue, j'aurais mieux fait de partir, mais j'avais terriblement sommeil. La route était longue jusqu'à chez moi. Pourquoi ne pas dormir sur place ? De toute façon, je ne pouvais me faire comprendre.

Sans plus réfléchir, j'ai repéré un coin à l'ombre où j'ai traîné une natte neuve – à la vue de laquelle m'était venue

l'idée de faire ici un somme. Et c'est avec une immense volupté que je me suis étiré dessus. Fermer mes yeux fatigués par la lumière du soleil fut un égal plaisir. Il me fallut pourtant les entrouvrir afin de dénouer les lacets de mes souliers, de déboucler mes guêtres, de défaire ma ceinture et de trouver quelque chose à me glisser sous la tête. J'ai vu alors les indigènes se ranger autour de moi en demi-cercle, à quelque distance, exprimant sans doute, outre leur étonnement, diverses suppositions sur l'évolution des événements.

Une des dernières silhouettes que j'ai aperçues avant de refermer les yeux a été celle de l'indigène qui avait failli me blesser. Debout à quelques pas de moi, il examinait mes souliers. En repensant à l'incident, je me suis dit qu'il aurait pu se terminer beaucoup plus tragiquement et l'idée m'est soudain venue que ce n'était peut-être qu'un début, que le dénouement était encore à venir. Mais enfin, tant qu'à être tué, peu m'importait que ce fût debout, assis, couché sur une natte ou en plein sommeil. Puis j'ai pensé que si je devais mourir, l'idée de l'avoir fait payer de leur vie à deux, trois ou même six sauvages eût été une bien maigre consolation. De nouveau, je me suis félicité de ne pas avoir pris mon revolver.

Je me suis endormi, la tête pleine du chant des oiseaux ; le cri perçant des loris au rebond impétueux me tira à plusieurs reprises de ma somnolence, mais la plainte singulière des *koko* (*chlamydodera*) me faisait replonger dans une torpeur profonde ; de même la stridulation des cigales, loin de me gêner, me berçait. J'ai dû m'endormir très vite, car je m'étais levé fort tôt et j'avais marché deux heures au soleil ; j'étais harassé, et mes yeux, surtout, étaient fatigués par la réverbération.

Au réveil, je me suis senti tout ragaillardi. À en juger par la position du soleil, il devait être deux heures passées : j'avais donc dormi deux bonnes heures. En ouvrant les

yeux, j'avais vu plusieurs indigènes assis en cercle à deux ou trois pas de ma natte ; ils palabraient à mi-voix, tout en mâchant du bétel. Ils n'avaient pas d'armes et me regardaient d'un œil moins sombre. J'ai beaucoup regretté de ne pouvoir leur parler. Ayant décidé de repartir, j'ai entrepris de me rhabiller – opération qui les a beaucoup intrigués. Enfin je me suis levé, j'ai salué tout le monde de la tête et j'ai pris le chemin du retour, empruntant le même sentier, qui m'a paru moins long qu'à l'aller.

Après six heures du soir s'est levé un vent du nord assez violent, avec bourrasques et pluies ; la température a baissé rapidement. L'obscurité s'installe ici dès sept heures. Par les nuits sans lune, les ténèbres sont terribles : à quatre pas de distance, j'ai peine à distinguer ma case. Toute la nuit, il a plu des cordes. La matinée s'annonce maussade, et de nouveau tombe une pluie fine.

Les fourmis nous mettent les nerfs en pelote. Elles grouillent sur nos têtes, envahissent nos barbes, et leurs piqûres sont très douloureuses. Boy est totalement dévoré : il s'est tant gratté que ses jambes ont enflé et qu'il a un bras en sang. Après avoir lavé ses plaies avec une solution d'ammoniacale, j'ai pansé les plus profondes d'entre elles. Dans la soirée, Touï est passé me voir, armé d'une lance, pour m'emprunter une hache qu'il promet de me rendre bientôt (il lui faut trancher quelque chose). Je me suis empressé d'accepter, curieux de savoir ce que donnerait ce témoignage de confiance. Le plus étrange est que nous nous soyons compris sans que je parle encore leur langue.

Dans la matinée, je me suis promené à marée basse, les pieds dans l'eau jusqu'aux genoux, mais n'ai rien trouvé d'intéressant. Les Papous m'ont apporté quatre ou cinq tiges de bambou, longues d'une vingtaine de pieds, pour la véranda. Touï aussi m'a donné du bambou, mais pas un mot sur ma hache. Je constate que les indigènes regardent

les livres et les dessins comme quelque chose de terrible : beaucoup ont reculé, effrayés, quand je leur ai montré une illustration (un portrait). Ils m'ont demandé de le ranger dans l'instant et n'ont retrouvé leur calme que lorsque je leur ai obéi.

J'ai eu tort de douter de l'honnêteté de Touï : il n'était pas encore six heures lorsqu'il est réapparu avec ma hache. Satisfait de ce trait de caractère de mon ami, je lui ai offert un miroir avec lequel il a filé sur-le-champ au village, sans doute pour arborer fièrement ce présent – qui, vraisemblablement, m'a valu la visite d'autres indigènes. Ils m'apportaient des noix de coco et de la canne à sucre ; en échange, je leur ai donné une boîte vide et quelques clous. Peu après, un autre petit groupe est venu me voir avec des cadeaux. À chacun, j'ai offert deux clous.

À noter qu'il ne faut pas voir là un acte d'achat et de vente, mais uniquement un échange de présents : on offre ce qu'on possède en abondance sans attendre nécessairement une récompense en retour. À cet égard, j'ai déjà mis plusieurs fois les indigènes à l'épreuve en ne leur donnant rien en contrepartie des noix de coco ou des cannes à sucre qu'ils m'avaient apportées. Eh bien, ils n'ont rien réclamé et s'en sont allés sans reprendre leurs présents.

Autre observation : ma case et moi-même produisons encore sur les indigènes une impression étrange. Ils ne tiennent pas en place chez moi : ils inspectent les lieux d'un air inquiet, comme dans l'attente d'un phénomène extraordinaire. Seuls quelques-uns consentent à me regarder dans les yeux, mais ils se détournent et courbent aussitôt l'échine quand je leur adresse un coup d'œil. Certains considèrent ma case et les objets qui s'y trouvent d'un air envieux (je ne saurais décrire l'expression exacte de leur visage, mais, bizarrement, je crois y voir de l'envie). D'autres m'observent d'un air mauvais et hostile : le sourcil

froncé et la lèvre supérieure tirée vers le haut, sans toutefois laisser apparaître leurs dents que j'imagine bien serrées.

Les traces du *Vitiaz* sont visibles partout sur mon promontoire. Le passage dans la forêt est devenu difficile du fait des arbres abattus et d'un enchevêtrement de branches et de lianes qui jonchent le sol. Plusieurs des vieux sentiers sont obstrués. Voilà bien sûr de quoi consterner mes Papous : avec leurs haches de pierre, ils n'auraient pas abattu en un an ce que les marins ont jeté à bas en quelques jours.

Toute la nuit, de la musique a retenti chez mes voisins de Gorendou : flûte et tambour. La flûte est composée d'une coquille de noix de coco miniature percée par-dessus et sur le côté ; il existe aussi des flûtes en bambou. Quant au tambour, il se présente comme un gros tronc évidé, en forme d'auge, de deux à trois mètres de long sur un demi-mètre ou trois quarts de mètre de large, et se trouve étayé par deux poutres. Quand on en frappe les flancs à l'aide d'un gros bâton, le grondement porte à une distance de plusieurs milles. C'est sûrement fête chez mes voisins : mes visiteurs avaient le visage teinté à l'ocre rouge et le dos diversement décoré. Presque tous avaient les cheveux hérissés de peignes à plumes. Touï m'a fait apporter par l'un de ses fils de la viande de porc, des fruits d'arbre à pain, des bananes et du taro, le tout soigneusement cuit et enveloppé dans de grandes feuilles d'*artocarpus incisa*.

2 octobre

Aujourd'hui encore sont venus mes voisins de Gorendou, avec quelques invités de Bili-Bili (baptisée par nous île

Vitiaz). Une multitude de parures (coquillages, dents de chien et crocs de sanglier), des visages et des dos peinturlurés, des cheveux teints et crêpés, tout cela donnait aux insulaires un grand air d'apparat. Chez tous, une même physionomie ; mais l'accoutrement des gens de Bili-Bili est tel qu'on les distingue aisément des habitants de Gorendou et des autres villages environnants.

Mes voisins de Bongou ont présenté à leurs amis un grand nombre de mes objets. Dès que les nouveaux venus apercevaient quelque chose d'inconnu, ils écarquillaient les yeux, entrouvraient la bouche et glissaient un doigt entre leurs dents¹.

À la nuit tombante, l'envie m'a pris de parcourir un bout de sentier. Je voulais m'assurer qu'on pouvait rentrer des villages dans l'obscurité. Mais bientôt les ténèbres sont devenues si épaisses que je me suis empressé de rebrousser chemin. Je distinguais encore vaguement le fil du sentier, mais pas les obstacles : je suis rentré chez moi le front écorché et le genou meurtri par une branche et une mauvaise souche. Conclusion : pas de sortie nocturne dans la forêt.

Je constate que ma bouteille d'encre est presque vide et je ne sais si j'en trouverai une autre dans mes bagages.

3 octobre

Ce matin, je suis allé sur les récifs à la faveur de la marée basse. Les pieds dans l'eau jusqu'aux genoux, j'ai découvert

1. L'introduction d'un doigt dans la bouche, parfois de deux, signale l'étonnement chez les indigènes.

contre toute attente plusieurs spécimens intéressants de *calcispongia* (éponge calcaire). Au bout d'une demi-heure, j'en avais déjà ramassé pour plus d'une journée d'étude. À mon retour, j'ai décidé malgré tout de laisser le microscope tranquille jusqu'au lendemain, préférant porter mes pas à l'est de la pointe de l'Observation¹, pour faire connaissance avec les villageois du voisinage. Bien entendu, je suis parti sans avoir reconnu la route, en choisissant simplement dans la forêt des sentiers qui, selon moi, devaient conduire à quelque village. Il me fallait traverser pour cela une jungle très dense, plantée d'arbres gigantesques. En marchant, j'admirais la variété et la luxuriance de la végétation tropicale, la nouveauté du monde environnant...

Après la forêt, j'ai rejoint la mer. Puis, en longeant la côte, je n'ai eu aucun mal à gagner le prochain village. Comme je n'avais rencontré personne en chemin, nul n'avait pu signaler mon approche aux habitants de Goumbou. M'éloignant du rivage, je me suis engagé sur un sentier bien tracé ; au bout de quelques pas, j'ai entendu des voix d'hommes et de femmes, et bientôt j'ai vu des toits de cases se détacher dans la verdure. Passé l'une d'elles, je me suis retrouvé sur une place grouillante de monde et fort animée. Deux hommes œuvraient sur un toit, apparemment très absorbés par leur tâche ; plusieurs jeunes filles et garçons, assis par terre, tressaient des nattes avec des palmes de cocotier et les tendaient aux charpentiers ; deux ou trois femmes s'affairaient, entourées d'enfants de tous âges ; deux énormes truies avec leurs portées achevaient les restes de leur repas. Beaucoup d'ombre sur la place, et point de chaleur, bien que le soleil fût déjà haut dans le

1. Ainsi baptisée par les topographes du *Vitiaz*, la pointe de l'Observation (Gabina pour les indigènes) s'avance dans la mer juste en face du promontoire où s'était installé Mikloukho-Maklaï. (*NdT*)

ciel. On parlait à la cantonade avec beaucoup d'animation. Cette scène, de par sa nouveauté, me fascinait. Soudain, un cri perçant, un silence, puis un terrible remue-ménage. Femmes et jeunes filles, laissant là leur ouvrage et vociférant, attrapaient leurs nourrissons qui, tirés brusquement de leur sommeil, se mettaient à brailler. Les adolescents, déroutés par la frayeur de leurs mères, s'égosillaient de concert ; les femmes, traînant les enfants derrière elles, filèrent bientôt vers la forêt sans oser se retourner, suivies des filles et des garçons. Même les chiens aux abois et les porcs grognons leur emboîtaient le pas.

Alertés par le hurlement des femmes, les hommes accoururent des quatre coins du village, la plupart armés de ce qui leur était tombé sous la main, et m'encerclèrent de toutes parts. Debout au milieu de la place, j'étais un peu hébété, me demandant pourquoi mon apparition avait suscité un tel tohu-bohu. J'aurais tant voulu les rassurer avec des mots ; à défaut de pouvoir parler, j'ai dû me contenter de gestes, ce qui n'était guère facile. En cercle autour de moi, la mine revêche, ils échangeaient des propos vifs que je ne comprenais pas. Alors, fatigué par ma promenade du matin, j'ai grimpé sur l'une de leurs *barla*, où j'ai pris mes aises en les invitant à suivre mon exemple. Certains semblaient avoir compris que je n'avais point l'intention de leur nuire ; ils ont commencé à se parler d'un ton plus calme et sont même allés jusqu'à déposer leurs armes. Mais d'autres, l'œil encore soupçonneux, n'abandonnaient toujours pas leurs javelots. Le groupe qui m'entourait présentait pour moi le plus vif intérêt, mais à coup sûr ma présence l'importunait au plus haut point. La plupart des hommes me jetaient des regards craintifs, et tous paraissaient attendre impatiemment que je m'en aille. Alors j'ai sorti mon album pour faire quelques esquisses des cases entourant la place et des plates-formes surélevées semblables à celle où j'étais

installé, après quoi j'ai pris quelques notes sur les indigènes, en observant chacun d'eux très attentivement de la tête aux pieds. De toute évidence, mon comportement les troublait. L'examen minutieux auquel je me livrais ne leur plaisait guère. Beaucoup, pour échapper à mon regard scrutateur, sont partis en grommelant. J'avais très soif. La vue des noix de coco me tentait, mais nul n'a songé à m'en proposer, pas même de celles qui traînaient par terre. Personne ne s'est approché de moi ni n'a tenté de me parler. Tous avaient le regard hostile et renfrogné.

Prolonger cette séance n'aurait guère contribué à servir mon objectif : la connaissance des indigènes. Conscient de cela, je me suis levé, j'ai traversé la place dans le silence général, puis j'ai regagné la mer par le même sentier.

Sur le chemin du retour, je réfléchissais à ce que je venais de voir. Cette excursion me révélait combien il me serait difficile de surmonter la méfiance de ces gens ; il me faudrait user de beaucoup de patience et de tact dans mes rapports avec eux. Arrivé à ma case au crépuscule, j'ai été accueilli par mes serviteurs angoissés par cette absence prolongée. Ils m'ont annoncé entre autres choses que deux habitants de Gorendou avaient apporté trois paquets : pour Olsson, Boy et moi. Je les leur ai fait ouvrir et nous y avons découvert des bananes cuites, des fruits d'arbre à pain et des morceaux de viande – on aurait dit du porc. Celle-ci ne m'a guère plu, mais Olsson et Boy l'ont mangée avec plaisir. Sur quoi, je les ai fortement troublés en leur faisant remarquer qu'il s'agissait vraisemblablement de viande d'homme. Mes deux compagnons, très choqués, m'ont assuré que c'était du porc ; ce dont je continue de douter.

4 octobre

Hier soir, un petit insecte m'est entré dans l'œil. J'ai réussi à l'extraire, mais la douleur ne s'est pas apaisée de la nuit. Avec une paupière aussi enflée, pas question de travailler au microscope. Alors, au tout début de la marée montante, je suis allé flâner sur les récifs ; mais, pris par ma passion, je n'ai pas vu l'eau remonter. Pour rejoindre la côte, il m'a fallu à plusieurs reprises plonger dans l'eau jusqu'au-dessus de la ceinture.

Nous avons achevé le toit de la véranda et vaqué au ménage de notre logis. Une montagne d'affaires dans un abri d'une sagène carrée !

5 octobre

J'ai déblayé le devant de ma case des feuilles mortes et des branches. La maisonnette s'améliore de jour en jour et me plaît de plus en plus.

Dans la soirée, un gémissement. J'entre dans la case et trouve Boy emmitouflé dans une couverture, à peine capable de répondre à mes questions. Il est fiévreux.

6 octobre

Il devait être quatre heures passées quand une voile est apparue derrière la pointe de l'Observation. C'était une grande pirogue à la forme originale, surmontée d'un taud sous lequel les passagers se tenaient assis, et gouvernée par un homme seul, debout à la barre. Aux approches de notre petite langue de terre, le barreur a crié quelque chose dans notre direction en agitant les mains. Jamais encore je n'avais vu d'aussi grande pirogue dans les parages. L'embarcation a mis le cap sur Gorendou, mais, cinq minutes plus tard, une autre pointait à l'horizon, plus grande encore que la première, avec à son bord toute une maisonnette, ou plutôt une grande cage dont le toit protégeait six ou sept indigènes des rayons torrides du soleil. Sur chaque pirogue, deux mâts : l'un incliné vers l'avant, l'autre vers l'arrière. Devinant que mes voisins seraient tentés de montrer à leurs visiteurs un spécimen aussi curieux qu'un homme blanc, je me suis préparé à la rencontre. Et en effet, au bout d'un quart d'heure, un groupe d'indigènes est arrivé de Goumbou et Gorendou. Quelques-uns de mes voisins accompagnaient les visiteurs venus, m'a-t-on dit, de l'îlot Bili-Bili, pour leur expliquer toutes les choses insolites que renfermait la case du Blanc. Ceux-ci examinaient tout avec étonnement et intérêt : les casseroles et la bouilloire dans la cuisine, mon fauteuil pliant et ma table sur la terrasse... Mes souliers et mes chaussettes à rayures ont soulevé leur enthousiasme. Ils ne cessaient d'ouvrir la bouche, de pousser des « Ah-ah-ah ! » et des « Eh-eh-eh ! » prolongés, de claquer des lèvres et, dans les cas extrêmes, de se fourrer le doigt dans la bouche. Les clous ont remporté un franc succès. Je leur ai offert aussi quelques perles et à chacun un chiffon rouge – au grand

dépit d'Olsson, fâché de me voir distribuer des choses *gratis* à des visiteurs venus sans cadeaux.

Les gens de Bili-Bili ont une partie de la chevelure soigneusement teintée d'ocre rouge, le front et le nez peints de la même couleur et, chez certains, le dos couvert de dessins. Beaucoup portent en sautoir deux crocs de porc papou (*sus papuensis*) attachés de telle sorte qu'ils forment sur la poitrine un 3 couché aux deux boucles d'égale grandeur. Ce pendentif, que les habitants de Gorendou nomment *boul-ra*, est manifestement très prisé. Je leur ai proposé un couteau en échange, mais aucun d'eux n'a accepté le marché malgré l'attrait que présentait le couteau.

Enchantés par mes cadeaux, ils sont repartis d'excellente humeur. Mais quel n'a pas été mon étonnement de les voir revenir, à peine une demi-heure après, chargés cette fois de bananes et de noix de coco : ils étaient allés chercher ces présents dans leurs pirogues. La cérémonie des offrandes a ses règles : chacun apporte son don séparément et le remet directement dans les mains du destinataire. Ainsi en a-t-il été aujourd'hui ; un cadeau m'a été remis par chacun, ensuite ce fut le tour d'Olsson – gratifié de présents nettement plus petits –, et enfin celui de Boy – plus maigrement doté encore. Les gens de Bili-Bili sont restés un long moment près de ma case, puis, à la nuit tombante, avant de repartir, ils m'ont fait comprendre avec force gestes – désignant tour à tour ma personne, ma chaloupe et leur île qui se détachait à l'horizon – qu'ils ne me tueraient pas ni ne me mangeraient... et qu'il y avait là-bas beaucoup de bananes et de noix de coco. Ils ont pris congé en me serrant le bras au-dessus du coude. Deux indigènes, auxquels l'envie m'avait pris d'offrir plus de babioles, m'ont étreint de leur bras gauche en serrant un côté de leur poitrine contre la mienne et en répétant : « *O Maklāi ! o Maklāi !* » Au bout de quelques pas, ils se sont à demi retournés et,

après avoir fermé le poing en pliant le coude, l'ont rouvert tous doigts écartés. C'était leur dernier geste d'adieu. Après quoi, ils se sont effacés.

10 octobre

Un premier accès de fièvre m'a terrassé. J'ai eu beau tenir ferme, j'ai dû garder le lit toute la journée... Sale état.

12 octobre

C'est le tour d'Olsson. Quand je me suis levé, j'avais les jambes flageolantes. Boy aussi se dit malade. Cette case est maintenant un vrai lazaret. Touï m'a appris aujourd'hui les noms des villages que l'on aperçoit de mon petit promontoire. Étonnante richesse : la moindre pointe de terre, le moindre ruisseau porte un nom. Ainsi, mon promontoire où nul n'a jamais vécu avant moi s'appelle Garagassi ; le cap de l'Observation, en face, a nom Gabina, etc. Le village que j'ai visité le soir de l'arrivée de la corvette au port Constantin est Gorendou, comme je l'ai indiqué à plusieurs reprises. Viennent ensuite Bongou, puis Malé, puis Bogatim¹, le village côtier aux arbustes jaune clair (des *coleus*) que nous avons visité avec les officiers du *Vitiaz*.

1. Bogatim, ou Bogati : c'est actuellement Bogadjim. (NdT)

Plus loin encore, face à l'îlot Bili-Bili, le village de Gorima ; à l'est de Garagassi, Goumbou, où je n'ai pu accoster le premier jour ; c'est ensuite Maragoum, puis Raiï.

À entendre les questions de Touï, je ne pouvais que m'émerveiller de sa perspicacité, laquelle faisait d'ailleurs bon ménage avec des traits de franche balourdise. Je consignais évidemment les noms qu'il me donnait en marge de la carte que j'avais esquissée sur le même papier, afin de préciser tant bien que mal la localisation des villages. Touï comprenait l'opération. À plusieurs reprises, j'ai vérifié la prononciation des noms de lieu en les lisant à voix haute. Eh bien, non seulement mon interlocuteur m'a corrigé par deux fois, mais il a même rectifié mon ébauche de carte. Pourtant, curieusement, le fait que je prenne des notes et dessine ne l'intéressait pas le moins du monde ; c'était comme s'il ne le remarquait pas. Je trouve étrange cette absence d'étonnement.

Touï parti, je me suis occupé de mes deux malades qui poussaient force cris plaintifs et gémissements. Moi-même, après l'épouvantable journée d'hier, c'est à peine si j'arrive à me traîner sur mes jambes. J'ai dû cuisiner tout seul. Toute la soirée durant, les « ouille ! » et les « aïe ! » des deux malades n'ont pas cessé.

13 octobre

Nouvel accès de fièvre. Nous sommes tous malades. Sale état, qui empirera sans doute avec la saison des pluies.

14 octobre

Après avoir administré à mes hommes une dose de quinine et préparé pour le déjeuner deux portions de riz par personne, j'ai fait un tour en forêt – pour échapper surtout aux plaintes et aux gémissements. Beaucoup d'oiseaux. Dès que les indigènes se seront habitués à moi, j'irai à la chasse, car les conserves me rebutent. À mon retour, j'ai trouvé Olsson toujours gémissant sur son lit. Boy était debout et cuisinait les haricots pour le dîner. Touï est venu avec trois hommes de Goumbou. Mon tabac américain en tablettes commence à plaire aux indigènes. Ils le mélangent au leur. On fume comme ceci : d'abord, on prend une feuille de tabac local à demi séchée au soleil mais encore souple, on la déplie délicatement et on la sèche en la tenant au-dessus du feu ; après quoi on l'émiette sur une feuille spéciale¹, elle aussi séchée à la chaleur du feu, puis on l'enroule à la manière d'un cigare, sur lequel on tire en avalant la fumée. Maintenant que je leur donne du tabac, ils lui font subir la même préparation : ils émiettent la tablette, font sécher les brins et les pilent pour les mélanger à leur propre mixture. Le cigare passe de bouche en bouche, chacun tire une ou deux bouffées qu'il avale lentement avant de transmettre à son voisin.

J'ai observé, intrigué, l'un de mes visiteurs occupé à façonner l'écorce d'un arbre souple et tortueux. Il en détachait tout d'abord de fines bandes, puis les découpait à l'aide de fragments de coquillages au tranchant effilé. Avec ces lambeaux, il tressait des bracelets, les *sagiou* que les indigènes portent aux biceps ou à hauteur des genoux. Mon homme

1. D'après mes constatations, les indigènes vont chercher cette feuille dans la forêt, mais elle n'est pas toujours de la même espèce.

usait de son couteau primitif avec tant de dextérité qu'il semblait qu'aucun autre outil n'eût mieux convenu à ce travail.

Ma seule friandise est le lait de coco. Je ne bois rien d'autre, hormis du thé. Ordinairement, je consomme deux noix de coco par jour.

15 octobre

De ma conversation d'hier avec Touï, j'ai retenu que les montagnes qui ferment la baie de l'Astrolabe sont fort peuplées. Il m'a cité une multitude de villages en ajoutant à chaque nom le mot *mana*, c'est-à-dire « montagne ».

Après trois jours d'alitement, le visage de Boy a étrangement pâli – il est presque blanc !

16 octobre

Orage particulièrement violent, hier soir. Les trombes d'eau ont transpercé le toit de la case. Et, sur ma table, un vrai déluge. Il m'a fallu ranger papiers et livres. La nuit fut pour le moins humide !

Défilé de Papous toute la journée – plus de quarante – venus de différents villages me rendre visite. Je commence à en avoir plus qu'assez. Si je savais parler, il en serait tout autrement. Mais l'apprentissage de la langue avance encore péniblement.

17 octobre

À peine sorti de sa fièvre, Boy me fait une nouvelle maladie : une forte inflammation des ganglions à l'aine, de sorte qu'il marche encore plus difficilement qu'avant. Olsson ne va guère mieux. Comme un mourant, il parvient à peine à parler. Il ne se lève pas de la journée et ne cesse de gémir et râler toute la nuit. Le soir venu, il se traîne au-dehors pour prendre le frais, tête nue – à mon insu, bien sûr, car je lui ai interdit de sortir sans chapeau, surtout sous le vent frais de la côte.

Cette semaine, il m'a souvent fallu faire la tambouille pour nous trois.

Coincé par ces deux individus, je ne puis entreprendre aucune expédition. Ils n'ont pas le moindre ascendant sur les indigènes, alors qu'un seul regard de moi suffit à les tenir en respect. Fait remarquable, les Papous n'aiment pas que je les regarde. Et pour peu que je les fixe en fronçant le sourcil, ils prennent leurs jambes à leur cou.

18 octobre

Nous avons commencé le jardin et tracé les plates-bandes. Tâche ardue : la couche de terre est si mince qu'aux premiers coups de pelle on tombe sur du corail ; et puis, il y a un tel enchevêtrement de racines que seule la hache en vient à bout. Nous avons semé du haricot, de la citrouille de Tahiti et du maïs. Je ne sais si ça prendra, car les semences me semblent mauvaises (trop vieilles). J'ai passé plusieurs

heures en forêt à admirer l'immense diversité des formes végétales, mais regrettant à chaque pas de m'y entendre si mal en botanique.

19 octobre

Le temps change. On dirait que les pluies approchent et mon toit fuit toujours. Les conséquences de la fièvre se font ressentir : alanguissement du corps et envie de ne rien faire.

Un orage a mûri pour la nuit, avec d'incessants éclairs mais presque pas de tonnerre.

20 octobre

Avons reçu la visite d'une trentaine d'habitants de Yambomba¹, îlot proche de Bili-Bili. Ce sont sûrement les habitants de Bili-Bili qui leur ont parlé de moi. De tous mes cadeaux, ils ont surtout apprécié les clous.

J'ai observé un bon moment le fils de Touï, un garçon d'une quinzaine d'années, occupé à tirer à l'arc sur le poisson – sans succès d'ailleurs. Les flèches disparaissaient une seconde dans l'eau, puis remontaient à la surface où elles flottaient perpendiculairement. Le chasseur les récupérait. Ces flèches ont la particularité de posséder non pas une

1. Île Yabob sur les cartes actuelles. (NdT)

seule pointe, mais quatre, cinq, voire plus. Ces pointes, taillées dans un bois dur, sont fichées à l'extrémité d'un long roseau.

J'ai décidé d'agrandir mon logis en déplaçant l'échelle d'entrée et en cloisonnant l'avancée de la véranda (avec des palmes de cocotier).

Sitôt décidé, sitôt fait. Boy et moi sommes allés dans la forêt, munis chacun d'une hache. Nous avons rapporté divers matériaux de construction, et la véranda était prête pour le déjeuner, c'est-à-dire avant quatre heures. Elle fait quatre pieds de large sur sept de long. Avec deux caisses empilées l'une sur l'autre, j'ai aménagé un genre de table. Ce sera mon bureau de jour, car l'endroit est bien éclairé et je pourrai parler aux indigènes sans avoir à bouger. Autre avantage : une vue charmante sur la mer.

22 octobre

Quelques mots sur mon train quotidien. Je me lève avant mes serviteurs, au point du jour, vers cinq heures. Je fais le tour de la maison pour voir si rien de neuf ne s'est produit durant la nuit, puis je descends me laver au ruisseau. Très souvent, j'oublie le savon, mais, ayant la flemme de remonter jusqu'à la case, je m'en passe d'autant mieux que le sable fin du cours d'eau le remplace à merveille : j'en saisis une poignée et m'en frotte les mains qui, sous son effet, prennent une teinte rougeâtre ; puis, grimaçant à loisir, je me l'applique sur le visage. Seul inconvénient : le sable se mêle à ma barbe. Je rentre vers 5 h 45. Déjà, le jour s'est levé. Boy allume le feu et met l'eau à bouillir. Je m'installe

dans la véranda, où j'attends le thé, accompagné de pain séché ou de bananes cuites, d'un goût délicieux. Vers sept heures, je relève la température de l'air, de la mer et du ruisseau, la hauteur de la marée, les données du baromètre, le sens et la force du vent, le niveau de l'évaporomètre ; je procède enfin au relevé du thermomètre enfoui sous terre à un mètre de profondeur.

Une fois ce travail achevé, je me rends sur les coraux en quête de faune marine, ou dans la forêt chercher des insectes. Au retour, soit je m'installe au microscope avec ma proie, soit je mets les insectes dans l'alcool, ou bien encore je m'attelle à quelque tâche jusqu'à onze heures. À onze heures, déjeuner : riz bouilli au cari. Après quoi, je m'étends dans le hamac suspendu sous la véranda, où je me laisse bercer jusqu'à une heure. Bien souvent, je m'endors. À une heure, mêmes observations météorologiques qu'à sept heures. Puis je m'assigne une occupation : mise en ordre de mes notes ou, plus rarement, lecture.

La visite des Papous suspend fréquemment mes activités, mais je vais volontiers à leur rencontre, car c'est l'occasion d'enrichir de quelques mots mon vocabulaire. Passé cinq heures, je vais faire un tour en forêt jusqu'au dîner, que Boy me sert vers six heures et qui se compose d'une assiette de haricots chiliens, d'un petit morceau de *charki*¹ et d'une ou deux tasses de thé. Une assiette de riz le matin, une assiette de haricots le soir, quelques tasses de thé dans la journée, voilà toute ma pitance quotidienne. Je laisse à mes serviteurs les quelques conserves de viande et de poisson que j'ai apportées. Leur seule vue me rebute.

Après dîner, je consacre mon temps à diverses tâches domestiques telles que le nettoyage des fusils ou le

1. Appellation chilienne ; viande de bœuf séchée apportée de Valparaiso.

rangement de ma chambre. Puis, quittant ma tenue de coton pour un habit de flanelle, à la tombée du jour, je m'installe sur une souche au bord de la mer où j'observe le mouvement des marées, l'horizon, les nuages... Parfois, couché dans mon hamac, j'écoute ensuite monter autour de moi, dans la forêt, le cri des oiseaux et la stridulation modulée d'une multitude de grillons. À huit heures, je regagne ma chambre : j'allume ma petite lampe (une veilleuse, plutôt) pour consigner dans mon journal le récit de la journée. À neuf heures, nouvelles observations météorologiques, puis, avant-dernier acte de la journée, je décortique une noix de coco dont je bois le lait rafraîchissant. De retour à ma chambre, je vérifie le chargement des fusils, puis je m'étends sur ma couche dure : deux coffres d'osier habillés d'une couverture en guise de matelas et de drap. Le sommeil, d'ordinaire, vient très vite.

Les visites des indigènes et la maladie d'Olsson et de Boy troublent quelque peu le cours de cette vie apparemment monotone et pourtant si palpitante à mon goût.

23 octobre

Touï est venu avec deux autres indigènes. Tous armés de lances, d'arcs et de flèches. Une hache à l'épaule. J'ai demandé une démonstration de tir à l'arc, qu'ils m'ont accordée sur-le-champ. La flèche a fait une course de près de soixante-cinq pas, mais il était visible que même une légère brise eût suffi à en dévier la trajectoire. Il n'y avait guère de risque qu'elle causât une blessure sérieuse à telle distance. À vingt ou trente mètres, c'est autre chose, et

Touï a sans doute raison d'expliquer qu'une flèche peut traverser le bras de part en part...

Puis Touï a mimé toute une manœuvre de combat. L'arc et les flèches sur l'épaule gauche, la lance dans la main droite, il s'est avancé sur une dizaine de pas, bondissant de côté et d'autre, avec un cri bref et strident à chaque mouvement. Tantôt il tirait sur la corde de son arc pour décocher une flèche, tantôt il dardait sa lance comme pour frapper l'ennemi, tantôt il se cachait derrière les arbres. Parfois, esquivant une flèche imaginaire, il baissait la tête ou s'écartait d'un bond. Amusé, son compagnon est entré dans le jeu en interprétant le rôle de l'adversaire. Un tournoi intéressant et plutôt suggestif.

24 octobre

Ce matin, j'ai eu la surprise d'observer l'apparition subite de champignons, de formes étranges et variées, que je n'avais jamais vus jusqu'alors. Ils sont partout : sur les troncs des arbres, à même la terre, sur les pierres et même sur la rampe de ma véranda. Hier soir, pourtant, il n'y avait rien de tout cela. C'est donc qu'ils ont poussé dans la nuit. À quoi est dû ce phénomène, je l'ignore. Cela m'a rappelé la manifestation soudaine et difficilement explicable de certaines épidémies qui proviennent aussi, sans doute, du développement brutal de champignons microscopiques ou d'autres organismes similaires. J'ai dessiné soigneusement l'un des champignons les plus insolites qui, en quelques heures, a pris une forme et une taille étonnantes.

Autre sujet d'observation : le mouchoir devient un objet presque inutile sous ces latitudes. Voici un mois que j'en ai deux dans la poche, presque intacts. L'explication ? L'absence ou le caractère exceptionnel du catarrhe nasal si fréquent en Europe du Nord.

Nuit de pleine lune magnifique. Sentiment de bien-être fantastique dans la forêt : bercé dans mon hamac accroché entre deux arbres, l'oreille tendue vers la mélodie nocturne, mes yeux ne se lassent pas de la richesse des formes végétales baignées par la lueur lunaire – *verlor mich ganz in der Contemplation der prachtvollen geheimnisvoll-fantastischen Umgebung* (« ...livré à la contemplation de cet environnement magnifique, mystérieusement fantastique »)... Allons ! les patriotes russes et les réalistes me pardonneront ces lignes !

25 octobre

Mon heure de détente dans le hamac, hier au soir, n'est pas restée impunie. J'ai été pris de frissons durant la nuit et me suis réveillé en nage, fébrile. J'ai passé la matinée sous l'emprise d'une telle paresse que je n'ai presque rien fait. J'avais même la flemme de lire, car tenir un livre dans mon hamac me paraissait épuisant. Après dîner, j'ai dessiné, mais le crépuscule a interrompu mon travail. Il pleut de nouveau. Il faut déplacer les objets dans la case. Boy est toujours au lit et Olsson bouge à peine.

J'ai le caractère accommodant : les jours passent et je considère le monde extérieur comme s'il ne me concernait pas. Parfois, certes, il me faut sortir de cet état contemplatif,

comme par exemple en ce moment où le toit fuit, où de grosses gouttes froides me tombent sur la tête et où tous les papiers, les dessins et les livres posés sur ma table de travail se trouvent à la merci de l'eau.

26 octobre

Olsson et moi avons travaillé toute la journée dans la forêt, puis dans la case, pour tenter d'arranger le toit. Boy, qui souffre toujours de son inflammation, ne cesse de gémir ou plutôt de beugler comme un veau. Un concert si insupportable que j'ai quitté la case après lui avoir administré une petite dose de morphine. Dans la nuit grandiose, les plaintes du malade juraient désagréablement avec l'indicible charme de la nature.

27 octobre

Les gémissements de Boy ont duré toute la nuit, interrompant plusieurs fois mon sommeil. C'est lui qui m'a réveillé après le lever du jour, quand Olsson a apporté mon déjeuner sous la véranda en m'annonçant que Touï m'attendait depuis longtemps à la cuisine. Après avoir bu mon thé, je me suis donc rendu à la cuisine (en forme de hutte), où m'attendait en effet un Papou, mais complètement inconnu de moi. Je le dévisageai, incapable de

me souvenir où et quand je l'avais vu. J'imaginai d'abord que l'inconnu était venu avec Touï, et que ce dernier était reparti. Quelle ne fut pas ma surprise quand Olsson me demanda si, vraiment, je ne reconnaissais pas Touï. De nouveau je dévisage l'indigène qui, tout sourire, me montre un éclat de verre et s'en effleure la lèvre supérieure. C'est alors que j'ai compris : il s'était rasé les moustaches et une partie de la barbe ; et cela le transformait tellement que je n'avais pu le reconnaître. Ses lèvres et son menton étaient rasés de près, avec un tel art qu'aucune égratignure ne paraissait nulle part.

Que l'on puisse se raser avec du verre (procédé courant en Polynésie, mais découvert ici par Touï) donne évidemment de la valeur aux bouteilles brisées, comme j'ai pu le constater en voyant avec quel plaisir Touï a reçu d'Olsson quelques débris de verre. La ressemblance de ces tessons avec les éclats de silex ou de coquillage – outils de découpage utilisés par les Papous – explique aisément la découverte de Touï ; mais cela atteste également le sens de l'observation des indigènes et leur désir de se familiariser avec les nouveaux objets.

En regagnant ma véranda, j'ai une désagréable surprise : la toiture à laquelle j'ai travaillé cinq heures durant se remet à fuir, et ce n'est pas faute d'avoir lésiné sur la quantité de palmes de cocotier tressées. À la réflexion, j'en déduis que le défaut ne venait ni des matériaux ni de la pose des palmes, mais plutôt de la trop faible inclinaison du toit. Voilà qui explique pourquoi les toits des cases sur les îles du Pacifique sont si élevés. C'est bien leur hauteur et leur forte inclinaison qui rendent les toitures imperméables.

Me sentant mal, j'ai absorbé un demi-gramme de quinine. Bien m'en a pris car, vers une heure, j'ai senti la fièvre gagner tous mes membres. Grâce à la quinine, j'ai échappé au paroxysme. Olsson aussi est mal : il se déplace

et parle comme un malade. Boy ne se lève plus. Un vrai lazaret, une fois de plus ! Je ne suis chez moi que le soir et la nuit. Je passe la journée sur le terrain près de ma case, et souvent dans la véranda. Il faut allumer la lampe à six heures et demie. Il ne se passe pas de soir ni de nuit sans que l'on voie de violents éclairs et que l'on entende gronder au loin le tonnerre. Aujourd'hui, encore un orage, encore de l'eau sur ma table et sur mes livres... Tout est mouillé.

28 octobre

Nouvelle visite de Touï, que je n'ai pas reconnu tout de suite, cette fois encore, tant son visage a changé. Lui dont la bouille sympathique m'avait particulièrement attiré au tout début me fait désormais une impression désagréable. La cause en est le dessin de la bouche. La bouche détermine toujours notablement l'expression du visage, mais jamais encore je n'en avais eu la confirmation aussi flagrante. Les moustaches et la barbe sont bel et bien un masque efficace.

À nouveau, des pirogues à voile ont pointé à l'horizon vers une heure passée. Je m'attendais à la venue de visiteurs, mais personne ne s'est montré.

Boy gémit d'une voix déchirante, terrifiante. Je lui ai donné une petite dose de morphine qui l'a bientôt calmé. À huit heures, la pluie s'est mise à tomber. À neuf heures, une fois mes observations météorologiques achevées, je n'avais qu'une envie : me coucher. Soudain s'élèvent d'autres plaintes. Qu'est-ce donc ? Olsson me fait encore un paroxysme. Je regrette beaucoup de m'être installé sous le même toit qu'eux. Ce sera la dernière fois.

29 octobre

Malgré les gémissements d'Olsson, je me suis assoupi. Mais à peine avais-je dormi une demi-heure qu'un étrange hurlement m'a réveillé, qui semblait tour à tour se rapprocher et s'éloigner. Dans mon demi-sommeil, je n'arrivais pas à comprendre ce qui se passait. Je suis sorti sous la véranda. La pluie avait cessé, il ne faisait pas trop sombre. Après m'être rhabillé, je suis descendu en direction du ruisseau. C'est alors que l'idée fantaisiste m'a pris de suivre le chemin de Gorendou pour écouter de plus près le chant des Papous – car ce hurlement ne pouvait être autre chose qu'un chant indigène. Il fallait prévenir Olsson de mon départ. Ma fantaisie n'était point de son goût. Il m'assurait que si des Papous d'aventure venaient par ici, ils les tueraient à coup sûr, Boy et lui, tous deux étant malades et incapables de se défendre. Pour le réconforter, j'ai laissé près de son lit mon fusil à double canon en lui promettant qu'au premier tir je reviendrais immédiatement à Garagassi. La pluie avait certes cessé, mais le temps restait maussade. Toutefois, à la faveur de la lune qui s'était levée derrière un voile de nuage, j'ai pu m'avancer prudemment sur le sentier. À mesure que j'approchais de Gorendou, le chant s'amplifiait. Exténué par cette promenade dans la pénombre, je me suis assis sur une souche pour tendre l'oreille. Ce chant, ou plutôt ce hurlement qui roulait jusqu'à moi, était fort primitif et sa mélodie se répétait sans cesse. Il allait tantôt vers le haut, tantôt vers le bas, en vagues désordonnées, s'interrompait parfois subitement pour reprendre au bout d'une demi-minute. De temps à autre retentissaient des coups de *baroum*¹.

1. Gros tambour. (NdT)

Parfois cette même mélodie, d'abord lente, douce, traînante, s'enflait crescendo, puis à une cadence accélérée, pour se transformer en un cri presque inhumain qui, d'un coup, s'éteignait.

Assis sur ma souche, somnolent, j'ai failli par deux fois rouler à terre. Il me semblait vivre un mauvais rêve dont j'émergeais par à-coups. Gagné par une irrésistible envie de dormir, j'ai renoncé finalement à poursuivre mon chemin et fait demi-tour ; je ne me souviens plus comment j'ai retrouvé ma case, où je me suis jeté au lit sans même me déshabiller. Plusieurs fois encore, à travers mon sommeil, j'ai entendu des bribes du concert papou.

30 octobre

C'est la première fois qu'il pleut le matin. Serait-ce le début de la saison des pluies ? Après l'averse, j'ai assisté, assis sur une souche près de mon mât de pavillon, à une pêche originale. C'était la marée basse ; de petits poissons, sans doute pourchassés par des requins qui sont légion dans les parages, se démenaient dans tous les sens, bondissant parfois hors de l'eau. De derrière les arbres est apparu Touï, qui s'est mis à observer la scène. Soudain les poissons, peut-être traqués par l'ennemi, se sont jetés vers la côte. En quelques bonds, Touï s'est glissé parmi eux. D'une limpidité parfaite, l'eau lui montait à peine jusqu'aux genoux.

Soudain, je le vois faire un bond : il venait de capturer un poisson. Il pêchait au pied. Après l'avoir assommée d'un coup de talon, il avait saisi sa proie entre le gros et le deuxième orteil et l'avait récupérée à la main en pliant

le genou. Et de la fourrer ensuite dans sa musette. Sur ce, d'un geste prompt, il s'est saisi d'une pierre et l'a lancée dans l'eau avec une force considérable ; puis il s'est approché du point d'impact où je l'ai vu recueillir de la même manière, sur une seule jambe perché, un deuxième poisson. Le tout avait été exécuté non seulement avec une grande dextérité, mais avec beaucoup de grâce. Touï n'est pourtant plus de la première jeunesse : je lui donnerais bien quarante-cinq ans ou davantage.

M'ayant aperçu sur mon promontoire, il est venu vers moi. J'ai jeté à terre le quart d'une feuille de papier en lui demandant de la ramasser du pied. Je voulais voir s'il pouvait serrer suffisamment son gros orteil contre le deuxième pour tenir la feuille. Celle-ci, saisie en un clin d'œil, est passée promptement de son pied à sa main avant de m'être rendue. Même geste répété avec un petit caillou, sans le moindre temps d'arrêt.

Chaque jour j'aperçois de nouvelles espèces de papillons, mais je manque d'agilité, et ils m'échappent : sur deux côtés, la mer, sur les deux autres, la forêt, et trop peu d'espace libre autour de la maison. J'en ai vu aujourd'hui de fort jolis spécimens, de belle taille, mais n'en ai capturé qu'un seul. Je ne puis dire que je sois vraiment bien portant : j'ai la tête lourde, le dos fourbu et les jambes flageolantes. Dans la nuit, Boy s'est senti très soulagé, car je lui ai incisé son gros abcès, presque de force. C'était urgent. J'ai ordonné à Olsson de le tenir et l'opération n'a duré qu'un instant. Vers onze heures, un nouveau gémissement m'a réveillé : Olsson, cette fois, en plein paroxysme. Il se déplace en titubant, les yeux vitreux, le visage défait.

L'état de Boy commence à m'inquiéter. Sa fièvre est tombée, mais la température de son corps demeure bien au-dessus de la normale. Sa toux, qui le dérange à l'en croire depuis plusieurs années, semble s'être aggravée ces

dernières semaines du fait de l'enflure des ganglions, qui a tourné à l'abcès. Voilà deux semaines qu'il garde le lit et ne mange presque plus, en partie par attachement à la croyance selon laquelle un malade doit très peu manger.

31 octobre

Quelques villageois de Bongou sont venus avec des habitants des montagnes. Ceux-ci se distinguent des Papous du littoral par une coiffure plus négligée et, m'a-t-il semblé, par un teint légèrement plus clair.

1^{er} novembre

J'ai vu de nouveau quelques indigènes des montagnes. Ils portent moins de parures que les Papous de la côte. Au loin sont apparues des pirogues à voile, en provenance du village de Bogati. Elles semblaient se diriger vers nous.

Entre proches voisins, les Papous se rencontrent et se séparent sans bonjour ni au revoir. Ils ne se saluent que dans des cas exceptionnels. Touï, qui se rend à Garagassi plus souvent que les autres indigènes, arrive et repart sans prononcer un mot ni faire un geste.

Je ne m'étais pas trompé : deux groupes – une vingtaine de personnes – sont venus me voir. Souhaitant m'en défaire au plus vite, j'ai gardé le silence presque tout le temps sans

quitter des yeux mes visiteurs qui s'étaient installés autour de mon fauteuil.

Les Papous semblent ne pas avoir de pose favorite : parfois accroupis, parfois genoux à terre, assis sur leurs mollets, parfois presque dans cette même posture, mais les jambes écartées de telle sorte que les plantes des pieds touchent latéralement les deux fesses. Quelquefois ils s'allongent, le menton appuyé dans la main, et continuent de parler ou de manger en changeant de position.

Olsson a sorti son harmonica et s'est mis à jouer. Dès les premières notes, les Papous se sont levés d'un bond, comme un seul homme, pour se mettre à l'écart. Puis certains se sont rapprochés timidement. Finalement, cette musique qui m'écorchait les oreilles (Olsson interprétait une chanson de marin) a beaucoup plu aux visiteurs. Ils manifestaient leur satisfaction et leur approbation par un léger sifflement et force balancements du corps. Pour me débarrasser de mes hôtes, j'ai donné à chacun une bande d'étoffe rouge qu'ils ont nouée autour de leur tête. Dans l'ensemble, les jeunes gens sont très friands de toutes les parures possibles et imaginables. Sans doute faut-il du temps au dandy papou pour fignoler sa toilette.

2 novembre

J'ai décidé dans la nuit que je partirais seul à bord de ma chaloupe pour explorer les collines avoisinantes. Debout avant l'aube, j'ai avalé une tasse de thé froid, trop pressé pour attendre le petit déjeuner, après quoi je me suis dirigé en canot vers la pointe Gabina (cap de l'Observation), puis

le long de la côte en direction du village de Malé. Derrière la forêt côtière se dressent quelques collines d'environ trois cents pieds de hauteur aux pentes herbues inégalement boisées. Par endroits, dans les montagnes surplombant ces collines, s'élevaient des colonnes de fumée. C'est là, sans doute, que se nichent les villages.

Dans la matinée, j'ai pêché à la main des animaux de mer et mon bocal s'est vite empli de petites méduses, de siphonophores et d'une multitude de crustacés. Au moins cette excursion m'aura-t-elle montré la richesse de la faune marine locale.

Fourbu, le ventre creux, je suis rentré à Garagassi pour le déjeuner, puis j'ai passé quelques heures au microscope à examiner plus attentivement mes prises.

Passé ma journée de labeur, je me suis allongé tranquillement dans mon hamac sous la véranda. Il n'était pas tard (seulement 6 h 45), mais il faisait déjà fort sombre. Les nuages noirs s'amoncelaient, annonçant un orage imminent. J'admirais l'illumination soudaine d'une nuée par un éclair lorsque j'ai senti mon hamac basculer. Puis s'est produite une deuxième secousse qui, cette fois, a fait vaciller non seulement le hamac, mais aussi le toit, les murs et les piliers. Accouru de la cuisine, Olsson m'a pressé de questions, cherchant à savoir si la terre n'allait pas continuer à trembler encore, plus violemment peut-être...

Deux heures plus tard, je commençais juste à calculer les graduations du baromètre quand j'ai senti à nouveau le sol vibrer, plus violemment et plus longtemps que la première fois. Après avoir consigné l'événement dans mes carnets météorologiques, je me suis couché en priant Olsson de me réveiller s'il observait quelque chose de semblable durant la nuit. J'avais peur de manquer le tremblement de terre, comme à Messine en 1869 où j'avais dormi à poings

fermés toute la nuit pour apprendre le lendemain seulement que la plupart des gens n'avaient pu fermer l'œil. Cette fois, je me suis réveillé quand le plancher et le lit se sont mis à trembler, mais le calme était déjà rétabli lorsque j'ai entendu la voix d'Olsson qui m'appelait. L'orage, qui a couvé toute la nuit, s'est dissipé au petit matin. Au lever du jour, le ciel était presque serein.

3 novembre

Il m'a fallu tailler quelques perches dans la forêt. À mon retour, Olsson m'a annoncé que la terre tremblait encore. « Comment ça ? » ai-je demandé, très étonné de n'avoir rien remarqué. Mais Olsson m'a assuré qu'il avait senti plusieurs fois de petites secousses. « Ce n'est pas l'oscillation de la terre, mais celle de vos genoux, lui ai-je répliqué. D'ici une heure ou deux, vous aurez un nouvel accès de fièvre. » Ma réponse l'a mis de fort mauvaise humeur. Il était sûr de son fait. Et en effet, une heure après, j'ai senti moi-même deux ou trois oscillations, légères mais nettes.

J'ai dû raccourcir la corde d'ancre du canot. Le violent ressac de la nuit dernière l'a fait dériver et la quille frottait contre les récifs. Il m'a fallu m'enfoncer dans l'eau jusqu'à la ceinture, car Olsson, fiévreux, a bel et bien été obligé de se coucher. Le baromètre, qui n'a pas dépassé la marque 410 tout le mois durant, s'est maintenu très haut ces deux derniers jours pour culminer aujourd'hui à 464.

Après le déjeuner, visite de Touï. Il s'est encore rasé une partie de la barbe et les sourcils. Longtemps j'ai observé son système pileux – en apparence, guère développé. Peu

de poils sur les bras, la poitrine et le dos. Et nulle part le moindre indice d'une pilosité répartie par touffes.

4 novembre

Bientôt six semaines que j'ai fait connaissance avec les Papous, et ceux-ci n'ont toujours pas vu sur moi la moindre arme. J'en ai certes à la maison, mais je ne prends que rarement mon revolver, même quand je vais dans la forêt – et jamais quand je me rends dans les villages indigènes. Cette absence d'armes intrigue beaucoup. Plus d'une fois, les Papous ont cherché à savoir si je n'avais pas chez moi une lance, un arc ou des flèches. Ils m'en ont même proposé, à quoi je n'ai répondu que par un rire accompagné d'un geste de grand mépris, écartant leurs armes en faisant signe que je n'en avais aucunement besoin. Ils étaient ce jour-là une vingtaine, tous armés. Mon comportement les a fort embarrassés. Ils ont regardé leurs armes, ma maison et moi-même, puis se sont longuement concertés entre eux. Je les tiendrai dans l'ignorance tant que ce sera possible.

5 novembre

Moustiques et fourmis ne m'accordent aucun répit. Mauvaise nuit, mauvais sommeil. Vers deux heures du

matin, la maison s'est remise à danser : un tremblement de terre qui n'a pas duré plus d'une demi-minute, mais plus violent qu'avant-hier. Les secousses suscitent à chaque fois des questions : qu'arrivera-t-il demain ? Longtemps je n'ai pu me rendormir, dans l'attente d'un nouveau séisme. Le baromètre monte de plus en plus. Cette nuit, pendant que la terre tremblait, il a grimpé jusqu'à 515. J'ignore à quoi attribuer cela. Pluie dans la matinée, mais le ciel s'est dégagé.

6 novembre

Cette nuit est survenu un orage épouvantable, difficile à imaginer pour qui ne l'a pas vécu : le grondement du tonnerre et l'illumination presque continue des éclairs, trois ou quatre heures durant, n'ont cessé de nous assourdir et de nous aveugler. Il ne pleuvait pas des gouttes, mais de fins filets d'eau. Après une nuit pareille, la matinée s'est montrée plus fraîche, et l'air plus transparent. C'est une journée splendide qui vient de passer, et j'ai pu sans grand-peine attraper une belle poignée d'insectes sortis se sécher après la pluie. J'ai même réussi à mettre la main sur un long lézard aux pattes antérieures particulièrement développées.

7 novembre

Nouvelle fièvre d'Olsson, accompagnée de vomissements et de délire. Je suis parvenu à brosser le portrait de l'un de mes visiteurs indigènes. Difficile de travailler quand on a deux serviteurs alités, qu'il faut préparer soi-même le manger, servir à la fois de médecin et de garde-malade, accueillir des visiteurs curieux, parfois collants, voire indésirables, et, surtout, lorsqu'on se sait cloué à la maison, pieds et poings liés. Par des journées pareilles, même si je me sens au plus mal, je suis forcé de tenir debout.

8 novembre

Un nouvel orage a éclaté ; la case entière était trempée. Je me suis levé dans la nuit pour administrer leurs potions à mes malades qui ne cessaient de pousser des râles et des gémissements. Vers minuit, léger tremblement de terre : une sorte de long frémissement plutôt que des secousses. On sentait les montagnes, la forêt, la case et les récifs vaciller sous l'effet d'une force colossale. Avec, toujours, un violent orage accompagné d'éclairs incessants et d'un puissant roulement du tonnerre. Des trombes d'eau et des bourrasques complétaient le tableau.

9 novembre

Une matinée humide et fraîche (seulement 22 °C). Chaudement vêtu, je buvais le thé sous la véranda lorsque j'ai aperçu Touï ; n'ayant pas de vêtement approprié à la fraîcheur du matin, il s'était équipé d'un réchaud rudimentaire, mais portatif : une grosse bûche ardente. Il s'est approché de la véranda pour s'asseoir. Curieux spectacle que de le voir chercher la chaleur, déplaçant la bûche d'une partie à l'autre de son corps – sous la poitrine, puis sous un flanc, puis sous l'autre, puis entre les jambes, selon la région qui lui semblait la plus transie...

Bientôt sont venus d'autres villageois de Bongou, parmi lesquels un homme de petite taille à l'expression effarouchée et sauvage. Comme il ne se décidait pas à s'approcher, j'ai fait moi-même le premier pas. Il aurait déguerpi si les autres ne l'avaient arrêté. Alors, après m'avoir observé, il s'est mis à rire, longtemps, puis à sauter sur place. C'est la vue de son premier homme blanc, sans doute, qui le mettait dans cet état étrange. Les gens de Bongou ont tenté de m'expliquer qu'il venait de Maragoum, village très lointain niché dans les montagnes. Ma case et ma personne, tel était le but de son voyage.

Tous mes visiteurs avaient leur « réchaud », du fait de la fraîcheur matinale. Certains portaient, au lieu d'un tison, un fagot soigneusement ficelé de roseaux. Assis devant moi, ils en ont fait un feu près duquel ils se sont réchauffés. Plusieurs fois déjà, j'avais remarqué que les indigènes transportaient avec eux des braises pour allumer leurs cigares.

J'ai reçu peu après une autre visite : des gens de Goumbou, accompagnés de montagnards de Maragoum-Mana intrigués eux aussi par ma personne. Même type que les Papous côtiers, mais un teint beaucoup plus clair,

comparable à celui des Samoans, ce qui m'a d'emblée sauté aux yeux – l'un d'eux, curieusement, avait le visage plus blanc que le corps. Les hommes de Maragoum-Mana sont trapus, mais musclés. La jambe forte, le mollet développé. Je leur ai fait quelques cadeaux et ils sont repartis, la mine satisfaite, sans cesser de s'émerveiller de ma case, de mon fauteuil, de mes vêtements.

De nouveau, Olsson est en proie à la fièvre : d'autant plus mauvaise que les crises surviennent avec la plus grande irrégularité. Passé cinq heures, nouvel orage, et encore la pluie, et encore l'humidité... Je suis cloué chez moi, forcé de m'emmitoufler. Ces journées de pluie sont pour moi un grand désagrément. Dans ma petite pièce qui me sert à la fois de chambre et de débarras, je me sens comme un oiseau en cage. Par temps sec, je passe des journées entières sur la placette à l'extérieur ; les multiples recoins qui entourent ma case, c'est encore mon chez-moi. Ici, j'ai mon salon avec quelques souches et billots où s'installent mes visiteurs ; là, à l'ombre, où s'ouvre une large vue sur la mer, c'est mon cabinet de travail avec ma chaise longue et ma table pliante ; j'ai encore un coin spécial qui me sert de salle à manger. Vraiment, je suis content de mon logis.

10 novembre

Je trouve que les indigènes ont le sens pratique très développé. Ils préfèrent les choses utiles à toutes les babioles. Ils apprécient bien plus les couteaux, les haches, les clous, les bouteilles, etc., que les perles, les miroirs ou les chiffons,

qu'ils acceptent avec plaisir sans pour autant les réclamer comme ils le font pour les autres objets.

La méfiance de mes voisins confine au risible. Les voyant examiner mon couteau avec un vif intérêt, je leur en ai montré deux autres, longs d'un pied et demi, puis, d'un air rieur et badin, je les leur ai proposés en échange du petit Papounot qui les accompagnait. Il y a eu un échange de regards inquiets, un conciliabule empressé, et l'on a dit quelque chose au gamin, qui a déguerpi dans la forêt. Il y avait là une bonne dizaine de Papous, tous armés. Ils semblaient véritablement craindre que je ne m'empare du petit. C'étaient pourtant des gens qui m'avaient rendu visite une vingtaine de fois à Garagassi, sinon plus.

Autre exemple : trois ou quatre hommes viennent me voir, sans armes. Je sais pourtant qu'ils ont laissé près de là, dans les fourrés, un ou deux compagnons, armés, eux, prêts à bondir à leur rescousse en cas de besoin. En général, les indigènes s'efforcent de cacher qu'ils sont armés.

Quant aux femmes, inutile d'en parler. Je n'en ai vu aucune de près, seulement de loin – toutes détalant à mon approche comme si j'étais une bête sauvage. Les mâles papous protègent beaucoup leurs femelles. Cette particularité, caractéristique de la majorité des sauvages, tient à ce qu'ils ne connaissent d'autres plaisirs que ceux du sexe. En cela, les Papous se distinguent des Polynésiens, qui proposent souvent de la façon la plus crue leurs femmes à qui les désire.

11 novembre

C'est aujourd'hui mon tour d'être malade. La crise, survenue ce matin, m'a empêché de faire quoi que ce soit de la journée.

J'ai remis Olsson debout à grand renfort de quinine. Boy est toujours souffrant. Je lui donne régulièrement de la quinine et le persuade de manger, mais il se nourrit presque exclusivement de banane et de canne à sucre. En cachette, comme je l'ai appris par Olsson, il boit beaucoup d'eau, bien que je lui défende de rien boire d'autre que du thé chaud ou froid.

Le soir, Olsson me bassine avec l'incessant récit de sa vie passée. Certaines personnes éprouvent le besoin irrésistible de parler, incapables qu'elles sont de vivre sans bavardage. Ce sont ces gens-là qui me rendent la vie pénible.

Ce matin, j'ai fait un portrait plutôt réussi de Touï.

12 novembre

La nuit est ici beaucoup plus bruyante que le jour. De midi à trois ou quatre heures, il n'y a pas d'autre bruit que celui des cigales et de quelques rares oiseaux. Mais avec le coucher du soleil commence un concert des plus cacophoniques : grenouilles, grillons, oiseaux de nuit, à quoi s'ajoutent des cris d'animaux que je n'ai pas encore aperçus. Presque chaque soir, le roulement du tonnerre (exceptionnel dans la journée) accompagne le tout. La nuit, même le ressac retentit plus clairement sur les récifs – et puis j'allais

oublier l'arrogante susurration des moustiques et, parfois, le lointain hurlement des Papous, qui leur tient lieu de chant. Pourtant, malgré ce tintamarre, j'ai le sommeil facile.

Passé ma crise d'hier, la lassitude ne cesse de peser sur mon corps entier.

13 novembre

Les indigènes n'ont qu'un seul mot pour désigner l'action d'écrire et de dessiner, ce qui est logique car ils n'en sont pas encore à l'invention de l'écriture. Si j'écris, ils disent : « *Maklai negrengva*. » Que je brosse le portrait de l'un d'entre eux et je les entends dire aussi : *negrengva*. Si je leur montre une feuille imprimée, même mot : *negrengva*. Pour expliquer entre eux l'utilité d'un petit clou qui permet de graver un décor sur le bambou d'un étui à chaux, ils emploient de nouveau ce mot : *negrengva*.

Nouvelle visite des habitants de Bongou avec leurs hôtes montagnards. J'ai tenté de savoir comment ils faisaient du feu, mais n'ai pu me faire comprendre, tant je parle encore mal leur langue. Les indigènes insistaient beaucoup pour me faire mâcher du bétel avec eux, ce que je leur ai refusé à cause du mauvais souvenir de mes expériences passées, où je me suis brûlé la langue avec la chaux vive qu'ils ajoutent sans mesure à leur mixture.

15 novembre

À la faveur de la marée montante (vers quatre heures), Olsson et moi avons entrepris la pénible tâche de ramener le canot au sec pour le repeindre. Celui-ci s'est révélé bien lourd pour deux personnes, mais nous nous en sommes sortis – la pince de fer et les moufles laissées par P.P. Novossilski nous ont rendu, en l'occurrence, un fier service. Après plus d'une heure de travail, nous avons réussi à hisser l'embarcation assez haut pour la mettre à l'abri même des plus fortes marées.

Sommes sacrément fatigués.

16 novembre

Après le thé du matin, nous nous sommes remis au travail : il nous fallait installer le canot pour le nettoyage et la peinture. Une tâche ardue qui, toutefois, n'aura guère duré plus d'une heure. Mais nous avons dû concentrer tous nos efforts pour parvenir à un résultat satisfaisant. Dans une autre situation, nous aurions estimé impossible de nous en sortir seuls et nous serions allés chercher de l'aide ; mais ici, où l'on ne peut compter sur personne, il faut bien mettre ses forces à l'épreuve. Une telle mobilisation des capacités et des énergies dans tous les domaines n'est pensable, à notre époque, que dans des cas extrêmes ; et encore cela n'arrive-t-il que rarement, de plus en plus rarement. Les progrès en cours dans notre civilisation tendent au développement sélectif, unilatéral, de telle ou

telle de nos capacités. Je n'entends pas ici porter aux nues l'homme sauvage, pour qui le développement de la musculature est vital ; pas plus que je ne professe un retour aux premiers jalons du développement humain ; mais je n'en suis pas moins convaincu, par ma propre expérience, que le développement physique de chacun devrait s'opérer en meilleure concordance avec le développement intellectuel, qui a tendance à l'éclipser.

17 novembre

Rien de nouveau. Je suis zoologiste-naturaliste le matin, puis, si mes hommes sont malades, cuisinier, médecin, pharmacien, peintre, couturier, blanchisseuse, etc. Bref, le parfait factotum, et le pain ne manque pas sur la planche. J'ai beau me consacrer patiemment à l'étude de la langue indigène, je ne comprends pas grand-chose ; je devine plutôt ce que disent les Papous ; quant à parler...

Les habitants des villages proches semblent me craindre un peu moins... Les choses s'arrangent. Ma politique de patience et de discrétion s'est révélée la bonne. Ce n'est pas moi qui vais au-devant d'eux, mais eux qui viennent ; ce n'est pas moi qui leur demande telle ou telle chose, mais le contraire. Ils commencent même à s'occuper de moi. Ils sont de mieux en mieux apprivoisés : ils arrivent et s'installent sans chercher comme avant à décrocher quelque vétille pour décamper aussitôt. Seul regret : que je connaisse encore si peu leur langage. La connaissance de la langue, j'en ai la conviction, est l'unique façon de surmonter la méfiance qui subsiste, l'unique moyen de

découvrir les mœurs indigènes qui présentent, à n'en pas douter, le plus vif intérêt. Je préfère travailler la langue chez moi plutôt qu'en visitant les villages où les indigènes, à chacune de mes apparitions, se montrent si excités et inquiets qu'il m'est difficile de les faire tenir en place. À Garagassi, plus le moindre signe d'arrogance : ils répondent patiemment aux questions et se laissent observer, mesurer, dessiner. Et puis j'ai tout sous la main, aussi bien mes instruments de mesure anthropologiques que mon matériel de dessin.

Il n'est d'ailleurs pas superflu d'avoir un grand choix de cadeaux pour récompenser leur patience ou pour les échanger contre diverses babioles ou décorations, tous ces petits colifichets que les Papous portent avec eux sous le bras dans des étuis spéciaux. Quand viennent les montagnards, je ne manque jamais l'occasion de relever les mensurations de leur tête, de procéder à diverses observations anthropologiques et de prélever au passage des échantillons de cheveux pour ma collection. (L'étude de la qualité des cheveux des sujets de différentes races est d'une grande importance en anthropologie.) Évidemment, au début, ce travail n'allait pas sans susciter certaines difficultés.

Spectacle cocasse que celui de Touï reculant, terrifié, à la vue des ciseaux que j'approche de ses cheveux. Prêt à fuir, il s'est tenu à distance tout le temps que j'ai gardé l'instrument à la main. Je ne pouvais pourtant renoncer à ces prélèvements. Mais comment vaincre la réticence de Touï qui, parmi tous mes nouveaux amis, était le plus docile ? Si même lui n'acceptait pas de se prêter à mes vues, que feraient donc les autres ? C'est alors que je me suis demandé s'il n'accepterait pas en échange de ses cheveux quelques-uns des miens ; après m'être coupé une mèche, je

la lui ai proposée. Réussi ! Je lui ai coupé quelques boucles en échange des miennes.

Pendant que j'enveloppais l'échantillon dans un papier, notant le sexe, l'âge approximatif et la région du crâne où il avait été prélevé, Touï aussi a rangé soigneusement ma mèche dans une feuille cueillie à proximité. Et c'est ainsi que ma collection de cheveux s'est bientôt enrichie – au détriment, il est vrai, de ma propre chevelure... Un beau jour, Olsson m'a fait observer que j'avais toute la moitié gauche du crâne dégarnie. Évidemment, avec les ciseaux dans la main droite, il m'était plus facile de me tondre du côté opposé... Dès lors, je me suis appliqué à cisailer comme je pouvais l'autre partie de ma toison.

Me promenant un jour dans la forêt, je m'étais enfoncé si loin que j'ai failli me perdre. Par bonheur, je suis tombé sur une sente qui m'a conduit droit à la mer, où j'ai retrouvé le sens de l'orientation. J'étais près du village de Malé, que j'ai laissé pour me rendre à Bongou, en direction de ma case. Cependant, n'ayant pu atteindre Bongou car il faisait trop noir, j'ai fait halte à Gorendou pour y passer la nuit, à la plus grande surprise des habitants. Arrivé sur la place du village, je suis allé directement dans une vaste *bouambramra*¹. Sachant parfaitement que ma visite inquiéterait les villageois, je cherchais à me faire le plus discret possible. Ce qui n'a pas empêché les hurlements des femmes et les pleurs d'enfants.

Touï est venu me voir et je lui ai expliqué que je souhaitais dormir chez lui. Il a beaucoup palabré. Je crois qu'il voulait me raccompagner chez moi à la lumière d'une torche. Il essayait de me dire quelque chose à propos des femmes et des enfants. N'ayant presque rien compris, et pour m'en débarrasser, je me suis allongé dans la *bouambramra* sur une

1. Grande case destinée exclusivement aux hommes.

sorte de couchette de bois, une brassée de bambous en guise d'oreiller. Puis j'ai fermé les yeux en répétant : « *Niavar, niavar* » (dormir, dormir). Je n'avais pas de montre, mais il n'était pas tard. Toutefois, épuisé par de longues heures de marche, je n'ai pas tardé à somnoler, puis à m'endormir. C'est le froid, sans doute, qui m'a réveillé, parce que je n'étais pas couvert et que le vent traversait la case, qui n'avait de mur ni devant ni derrière.

Comme je n'avais pas mangé depuis onze heures du matin, la faim me tenaillait l'estomac. J'étais seul dans la *bouambramra* que noyait la pénombre. Alors je me suis rendu sur la place, vers le feu autour duquel plusieurs villageois, dont Touï, étaient assis en cercle. C'est à Touï que je me suis adressé en lui montrant ma bouche et en lui répétant le mot *ouiar* (manger). Il m'a compris tout de suite et m'a apporté un petit *tabir* (assiette plate de forme ovale) de taro froid et de bananes bouillies. Le taro manquait de sel, mais je l'ai mangé avec grand plaisir ; quant aux bananes, elles m'ont semblé bien fades. Ragaillardisé par ma demi-heure de sommeil et mon repas, j'ai proposé à deux jeunes villageois de me raccompagner à Garagassi avec des torches.

Il était complètement impossible, tant la nuit était noire, de rentrer sans feu. Les indigènes ont bien compris mon souhait. Ils semblaient même contents que je ne reste pas dormir auprès d'eux. En un clin d'œil, ils ont déniché quelques torches de palmes sèches ficelées à cet effet. Ils ont pris chacun une lance et nous sommes partis. Éclairée par la lueur vive des palmes enflammées, la forêt semblait encore plus belle et plus fantastique que le jour. J'admirais aussi mes compagnons, leurs mouvements rapides et agiles : ils tenaient les torches au-dessus de leurs têtes, écartant avec leurs lances les lianes qui, par endroits, encombraient le chemin. L'un d'eux marchait derrière moi.

En me retournant, j'ai pensé malgré moi combien il lui serait facile de m'empaler par-derrrière avec la pointe de sa sagaie. Je n'étais pas armé, circonstance habituelle bien connue des indigènes. Néanmoins, je suis parvenu sain et sauf à Garagassi, accueilli par les cris d'Olsson affolé qui avait presque perdu l'espoir de me revoir vivant.

22 novembre

Dernièrement, j'ai tué un pigeon (*carpophaga*) tout près de ma case. N'ayant jamais vu pareil spécimen, j'avais préparé soigneusement le squelette et l'avais mis à sécher sur un arbre, à bonne hauteur. Deux heures plus tard à peine, le squelette avait disparu. En plein jour, à trois pas de chez moi. J'avais bien aperçu, alors que je m'activais à d'autres tâches sous la véranda, l'ombre d'un chien qui détalait prestement vers les fourrés, mais j'étais loin de penser qu'il emportait un squelette sur lequel j'avais travaillé près d'une heure. Or, ce matin, j'ai réussi à en tuer un autre, mais il est tombé à la mer. N'ayant envie ni de me baigner ni de déranger Olsson occupé à faire le thé, j'ai choisi d'attendre que la marée montante pousse ma proie jusqu'à la rive. Tout en buvant mon thé, j'observais de ma véranda la lente progression de l'oiseau mort porté par les vagues. Progression de courte durée, toutefois : une nageoire a percé les flots, puis une autre... quelques ronds dans l'eau, plus de pigeon. À quelque distance, j'ai vu émerger un instant plusieurs dorsales de requins qui, sans doute, se disputaient la prise.